

Lyon

LES CONTRIBUTIONS	205
INTRODUCTION	207
SYNTHESE 2002 DU SITE DE LYON	209
OBSERVATIONS ET RESULTATS DU SITE EN 2002	211
LES USAGERS DE PRODUITS ILLICITES AU SEIN DES ESPACES OBSERVES	211
LES PRODUITS	222
<i>L'usage d'opiacés</i>	<i>222</i>
<i>L'usage de produits stimulants.....</i>	<i>227</i>
<i>Le cannabis</i>	<i>231</i>
<i>L'usage de produits hallucinogènes</i>	<i>232</i>
<i>L'usage de médicaments psychotropes</i>	<i>235</i>
BIBLIOGRAPHIE	237

Les contributions

Nous aimerions remercier toutes les personnes et structures ayant collaboré à ce dispositif. Si les coordinateurs, Catherine Miachon et Rommel Mendès-Leite sont les responsables du recueil de données, celui-ci n'aurait pas été possible sans la collaboration de nos partenaires et notamment :

L'association Keep Smiling, en particulier Jean-Gabriel Bionnet, Vanessa Lesage, Florence Forgeot, Ingrid Roche, Leslie Martin, Medhi Kara, Manue Dutel et Cédric Mortreuil ;

L'association Pause Diabolo, en particulier Karine Renaud, Christine Ibanez et Jean-Marc Le Cordroc'h ;

L'association RuptureS, en particulier Christine et Géraldine ;

Le chef de projet « Drogues et dépendances » du département du Rhône en particulier Laurence Bodin.

Les participants aux groupes focaux judiciaire et sanitaire ;

Les usagers des deux boutiques, en particulier ceux qui ont répondu à l'enquête quantitative.

Le traitement statistique a été assuré par Clotilde Hamant.

Tout en étant de notre entière responsabilité, cette synthèse a bénéficié de la lecture attentive de Danielle Authier (Frisse), Béatrice Bellemin (CEIP), Marie Jauffret-Rustide (INVS), Corinne Pauget-Sternik (CIRDD), Frédéric Simon et des membres des trois principales associations partenaires du dispositif.

Introduction

Pour la deuxième année consécutive le site lyonnais du programme TREND de l'OFDT a permis de recueillir des données sur l'évolution des usages de produits psychoactifs et leurs disponibilités.

Le recueil de données s'est appuyé sur les dispositifs proposés par l'OFDT : enquête quantitative en espace urbain, enquête qualitative auprès de deux boutiques lyonnaises (RuptureS et Pause Diabolo) et de l'association Keep Smiling, groupes focaux sanitaire et judiciaire.

La dynamique mise en place en 2001 avec la restitution du rapport local de site (septembre 2002) a confirmé l'intérêt des partenaires locaux à ce dispositif d'observation. Cette dynamique a été maintenue en 2002 avec l'arrivée d'un nouveau co-coordonateur au dispositif, responsable de la présente synthèse : Rommel Mendès-Leite, sociologue au CNDT/CIRDD et membre associé au GERA¹ (dep de psychologie sociale, université Lumière – Lyon 2). Elle sera renforcée dans l'avenir en associant de nouveaux partenaires identifiés comme des professionnels concernés par le dispositif d'observation.

Cette année quelques éléments de comparaison ont pu être établis concernant l'évolution des usages : si le cannabis reste toujours le produit le plus fréquemment consommé, la cocaïne apparaît sur le site lyonnais en deuxième position précédant l'usage de Subutex®. Quoi qu'il en soit, la polyconsommation reste un élément important caractérisant les usages. Nous devons également être attentifs à l'évolution des usagers de produits psychoactifs, principalement concernant les boutiques parmi lesquelles la population s'est rajeunie et féminisée.

L'ensemble des observations vient de nouveau mettre l'accent sur les difficultés psychiatriques des usagers rencontrés en boutiques. Mais de nouvelles questions apparaissent sur l'évolution des consommations en maison d'arrêt et le développement d'usages de produits dit « naturels ».

En 2002, le programme SINTES a permis d'installer le dispositif de récolte des produits de synthèse sur le site lyonnais. Ce dispositif vient en complément du traitement des données du programme TREND analysées au niveau national.

Catherine MIACHON
Coordinatrice du CIRDD
Co-coordinatrice des programmes TREND et SINTES à Lyon

¹ Groupe d'Etudes sur les Relations Asymétriques.

Synthèse 2002 du site de Lyon

Les données du programme TREND du site lyonnais pour l'année 2002 viennent confirmer les observations de 2001 et parfois valider des évolutions constatées empiriquement.

Si le cannabis reste toujours le produit le plus fréquemment consommé, la cocaïne apparaît en deuxième position : elle est plus accessible et progresse dans les deux milieux urbains et festifs. Elle précède l'usage de Subutex®.

Un phénomène nouveau concerne l'héroïne qui apparaît en 7^{ème} position derrière l'ecstasy et le LSD, dans les données de l'enquête quantitative passés auprès des usagers des boutiques lyonnaises. Elle est consommée en milieux urbains plutôt sous la modalité du sniff. Son usage en milieu festif, pour assurer une meilleure descente après une consommation répétée de produits stimulants, est « banalisée » par le fait que le produit soit également sniffé. Par contre, elle n'est plus le seul produit qui permet d'assurer une « bonne descente » : le Subutex® est nouvellement plus fréquemment utilisé à cet effet.

Si l'usage de Subutex® apparaît dans les soirées festives, il ne faut pas oublier que les produits stimulants et hallucinogènes sont les principaux recherchés. À ce propos, on observe une diversification des groupes d'usagers d'ecstasy et de psychostimulants présents sur les scènes techno ou rave mais aussi, particulièrement, dans les soirées privées et les établissements de nuit avec une banalisation d'usages associés d'alcool et d'ecstasy.

Dans les milieux festifs et urbains, apparaît un nouvel intérêt pour des produits dits « naturels » (l'herbe, la Datura, les champignons...) comme si ceux-ci ne pouvaient pas être nocifs. Ce phénomène mérite qu'on lui porte une attention particulière pour l'année 2003. Il serait intéressant de comprendre quelles représentations sociales et individuelles sous-tendent l'usage de ces produits et la recherche d'effets associés.

L'usage des produits de substitution ne correspond pas toujours à une prescription médicale : elle peut être une « auto-substitution » initiée par l'utilisateur pour éviter le manque avec l'achat de Subutex® au marché noir. Dans l'espace urbain, au cours de l'année 2002, la disponibilité du Subutex® a connu une légère hausse, le produit reste très accessible sur prescription médicale par un médecin généraliste.

La méthadone semble également un peu plus accessible dans le cadre thérapeutique, elle est mieux acceptée dans le cadre du soin que le Subutex®, mais quelques consommateurs substitués la revendent tout de même pour monnayer d'autres produits tel que le cannabis.

Même si l'usage du crack est très marginal, l'évolution vers une progression de la consommation du produit sous l'appellation de free-base est confirmée, surtout dans des soirées festives.

En fait, les polyconsommations, avec plus de trois produits consommés en association, sont en augmentation dans tous les milieux observés (urbain et festif) avec des particularités en boutiques : les populations accueillies ont rajeuni avec l'arrivée de jeunes mineurs, parfois usagers de Subutex® ; l'accueil de femmes et de personnes réfugiées des pays de l'Europe de l'Est est plus fréquent.

Le milieu carcéral gagnerait à être investigué de façon plus systématique en faisant un état de l'évolution des produits qui circulent et des usages, sachant qu'actuellement les produits disponibles et consommés sont les médicaments de substitution, les antidépresseurs, les excitants.

L'état de santé des usagers n'a guère évolué concernant les problèmes somatiques des usagers en boutique : troubles de l'appareil respiratoire (toux, palpitations, essoufflements), troubles de l'appareil

neurologique (maux de tête, oublis, tremblements, vertiges), troubles du cycle menstruel chez les femmes, « gants de boxe » pour les injecteurs par voie intraveineuse, entre autres de Subutex®, cas de tuberculose, de parasitologie, de dermatose. L'ensemble de ces troubles doit être corrélé avec la précarité des modes de vie et les polyconsommations.

Les problèmes psychiatriques sont toujours présents avec des difficultés pour établir un relais entre les boutiques et les services des hôpitaux psychiatriques.

Observations et résultats du site en 2002

LES USAGERS DE PRODUITS ILLICITES AU SEIN DES ESPACES OBSERVES

Caractéristiques des usagers

L'enquête quantitative mise en œuvre par nos soins en collaboration avec les professionnels de deux boutiques lyonnaises (RuptureS et Pause Diabolo) auprès de leurs usagers² montre une répartition équilibrée entre les hommes et les femmes de notre échantillon dans la tranche d'âge de 18 à 27 ans. Par contre, on observe une concentration d'hommes dans celle de 28 à 47 ans. Cette concentration masculine (87,5 %) se retrouve également dans l'ensemble de la population, tous âges confondus (18-47 ans : 72,9 %).

Pour les membres des boutiques, la population toxicomane semble avoir rajeuni dans un espace de temps très court, surtout depuis l'été 2001. Ce possible rajeunissement des usagers est également conforté par les résultats de l'enquête quantitative en 2002 : la majorité des personnes interrogées a moins de 30 ans (64,9 %), est célibataire (71,1 %) et n'a pas d'enfant à charge (91,7 %).

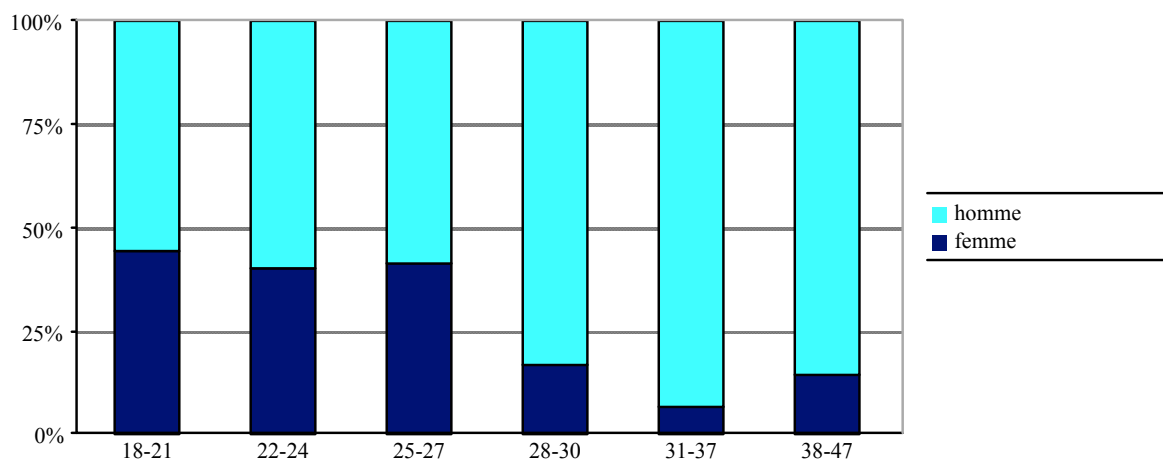
Un tel phénomène est ressenti comme très inquiétant par les membres de l'association Pause Diabolo. Ces professionnels ont même remarqué la présence de mineurs (souvent en fugue) à leurs permanences. Ils ont eu recours aux autorités judiciaires pour savoir quelle attitude prendre à l'égard de ceux-ci, tout en étant à même de leur donner une réponse adaptée.

En 2002 une augmentation de la population a été observée par les boutiques en espace urbain, celle-ci n'arrivant jamais à un seuil stable. Elle reste en majorité jeune et est désormais intégrée dans le public régulier des associations. Par contre, durant le deuxième semestre 2002 la présence des mineurs a diminué, restant plutôt ponctuelle.

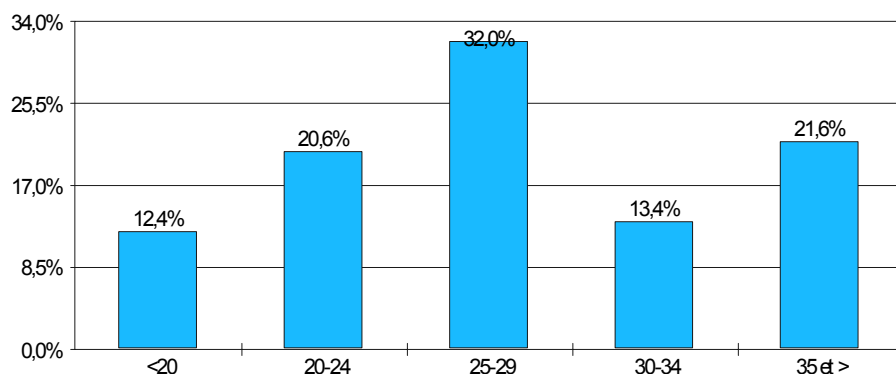
Il a été également constaté une augmentation importante et en peu de temps du public féminin parmi les usagers de Pause Diabolo. Ceci est peut-être à mettre en relation avec la concentration des femmes dans les tranches d'âge situées entre 18 et 27 ans parmi les répondants à l'enquête locale TREND en 2002.

² 97 personnes ont répondu aux questionnaires, dont 42 sont usagers de Pause Diabolo et 55 de RuptureS. Compte tenu de la faiblesse des effectifs, il faut considérer ces données avec précaution puisqu'une bonne partie des chiffres sont peu significatifs.

Graphique 1 – Répartition de l'échantillon par sexe et tranche d'âge



Graphique 2 – Répartition de l'échantillon par tranche d'âge (n = 97)



Le niveau d'études des membres de l'échantillon se situe plutôt entre le niveau secondaire (37,1 %) et le niveau bac (28,9 %). Il apparaît aussi un pourcentage similaire de personnes ayant un logement personnel (37,1 %) et des individus en logement précaire (35,1 %) : squats, hôtels, sans domicile fixe...

La majorité des enquêtés, les deux sexes confondus, vit seule (50,5 %), environ un quart vit avec un conjoint (24,7 %) et un cinquième avec un ou des amis (20,6 %). Par contre, il existe un écart concernant la répartition par sexe. En effet, parmi les femmes interrogées, 42,3 % vivent avec un conjoint alors que c'est le cas pour seulement 17,1 % des hommes.

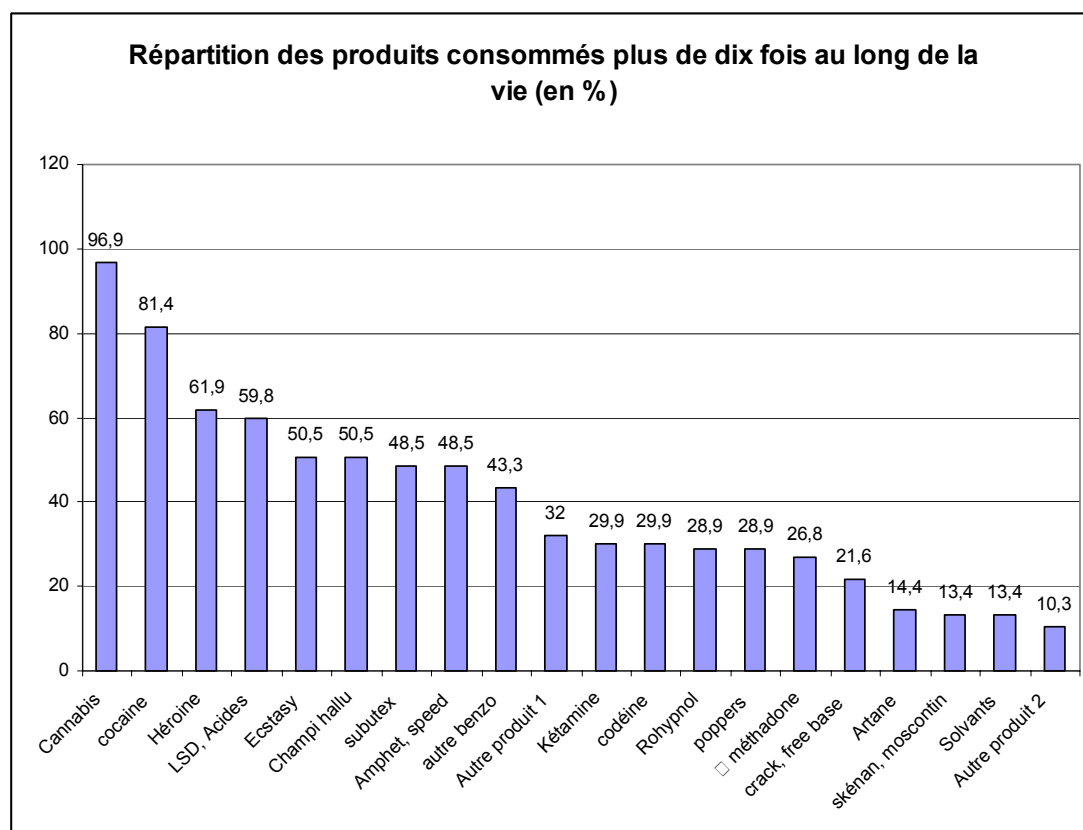
Au niveau des ressources, la plupart des personnes enquêtées (42,1 %) reçoivent le revenu minimum d'insertion — RMI, l'assurance adulte handicapé — AAH ou une pension d'invalidité. Plus de la moitié (54,6 %) bénéficie de la Couverture maladie universelle — CMU et moins d'un quart (22,7 %) est couvert par la sécurité sociale.

D'après les professionnels travaillant dans les boutiques de première ligne, si durant l'année 2001 la population d'utilisateurs issus de l'Europe de l'Est (surtout l'ancienne URSS et les pays baltes) était dérisoire, lors de l'année 2002 on a vu encore une augmentation du nombre de personnes en provenance de ces régions. Outre le problème de la barrière de la langue, ces nouveaux arrivés cherchent surtout des services de première nécessité (bains, douches, nourriture, etc.) plutôt que du matériel de prévention. Une partie d'entre eux a commencé par une consommation de Subutex® en France, sans passer préalablement par l'héroïne. Certains ne semblent pas avoir conscience qu'il s'agit d'un produit de substitution (ce qui est le cas pour bien d'autres groupes de primo consommateurs). Leur niveau de connaissance de la prévention des risques semble être faible.

Les consommations et les modalités d'usage des produits

Les produits majoritairement consommés (plus de dix fois) au long de leur vie par les usagers des deux boutiques ayant répondu au questionnaire 2002 sont le cannabis (96,9 %) et la cocaïne (81,4 %). Plus de la moitié de ces personnes ont également utilisé l'héroïne, le LSD et d'autres acides. À peu près la moitié de notre échantillon a eu également recours à l'ecstasy, aux champignons hallucinogènes, au Subutex® ou encore à des amphétamines ou au speed.

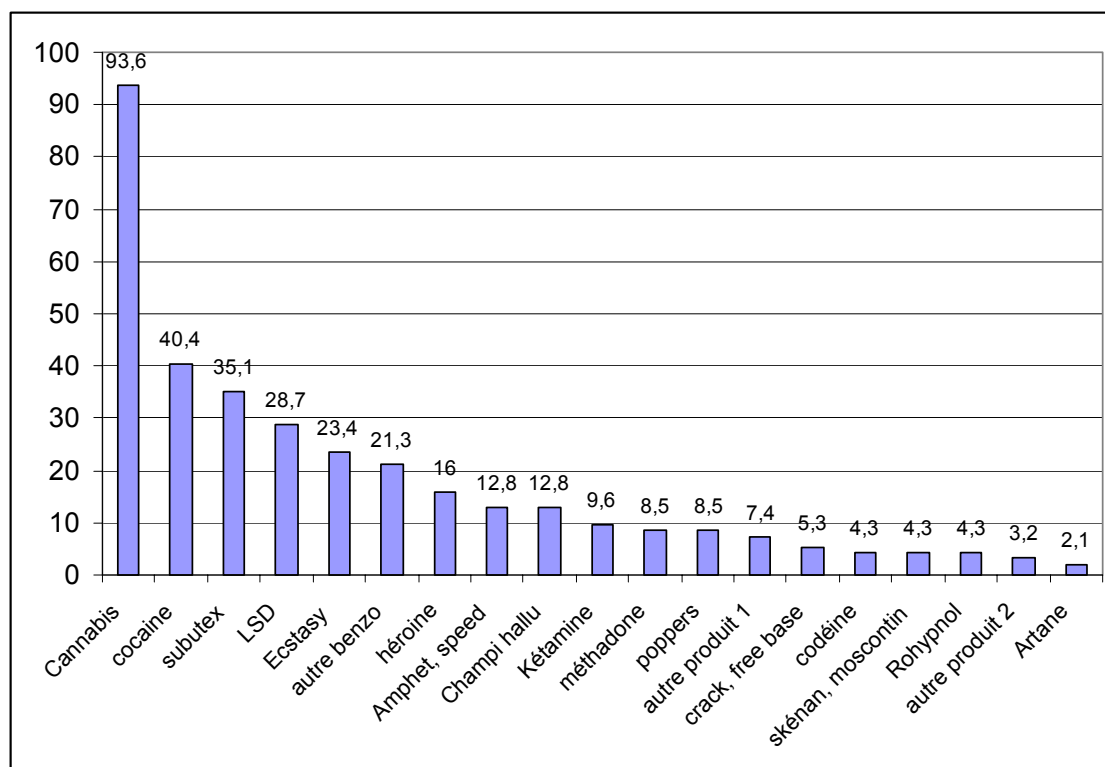
Graphique 3 – Répartition des produits consommés plus de dix fois au long de la vie (2002)



(Interrogés = 97 ; répondants = 97 ; réponses = 767)

Les 94 personnes ayant répondu à cette question ont déclaré avoir également consommé très majoritairement du cannabis (93,6 %) lors de dernier mois précédant l'enquête. Elles sont nettement moins nombreuses à déclarer la consommation de la cocaïne, du Subutex®, du LSD ou encore de l'ecstasy.

Graphique 4 – Répartition des produits consommés par les usagers dans le mois en % (2002)

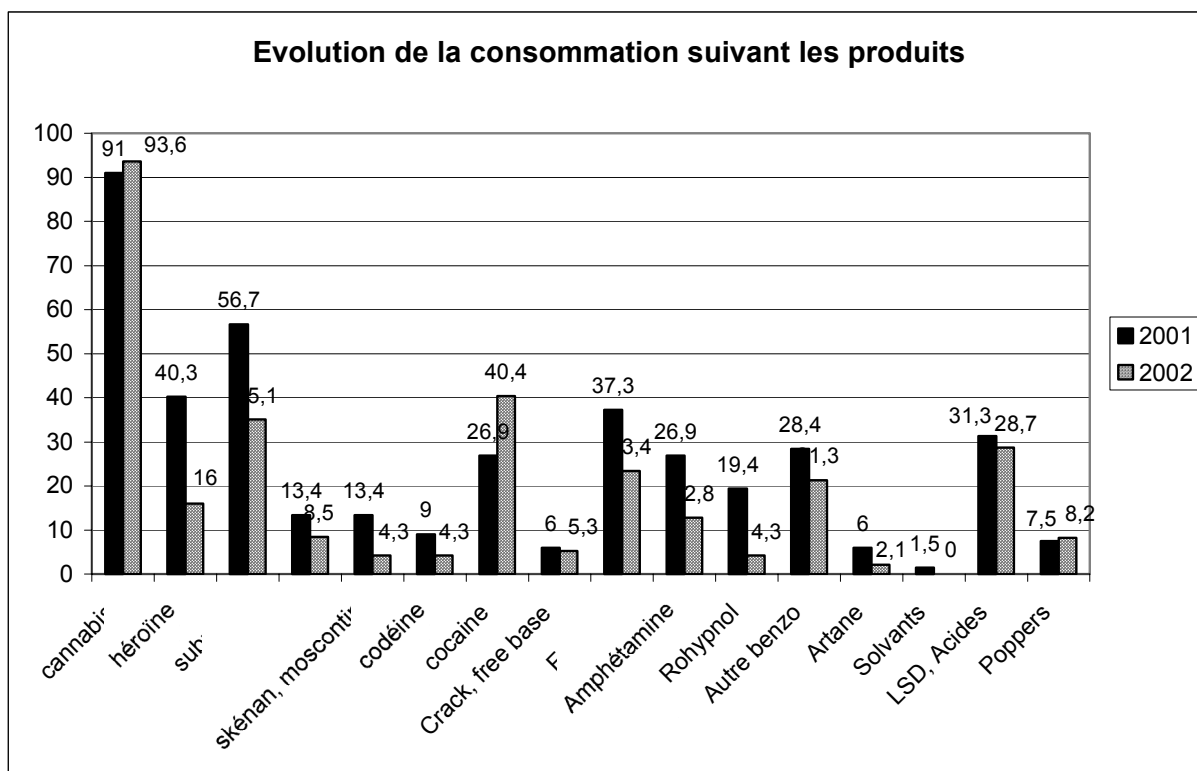


(Interrogés = 97 ; répondants = 94 ; réponses = 321)

Lors d'une comparaison entre les données 2001 et 2002 des enquêtes quantitatives locales TREND en espace urbain³, il apparaît que la hiérarchie des produits les plus consommés au cours du dernier mois a été modifiée. En effet, si en 2001 le produit le plus consommé, outre le cannabis, a été le Subutex®, suivi de l'héroïne, de l'ecstasy et du LSD et d'autres acides ; en 2002 ce sont plutôt la cocaïne, le Subutex®, le LSD et les autres acides ainsi que l'ecstasy. Le cannabis reste le produit le plus consommé sur les deux années.

³ Soulignons que toutes les comparaisons des données locales TREND 2001-2002 au long de ce rapport sont limitées, d'une part par le faible nombre d'effectifs (2001 n=45, 2002 n=97) et, d'autre part, par le fait que la première enquête a été réalisée auprès des usagers d'une seule boutique (RuptureS) tandis que la deuxième a eu la participation d'usagers de deux boutiques (RuptureS et Pause Diabolo).

Graphique 5 – Évolution des produits consommés dans le mois en % (2001- 2002)



En ce qui concerne l'héroïne, les observations des professionnels travaillant dans les deux boutiques ne coïncident pas avec ces tendances : pour eux la consommation de l'héroïne semble augmenter doucement. Par contre, elles sont proches de celles constatées au niveau national par les enquêtes Oppidum⁴. Ainsi, si ce programme avait montré la diminution progressive de l'héroïne depuis 1995 (de 74 % des sujets inclus en 1995 à 12 % en 2000), en 2001, pour la première fois, les tendances sont plutôt dans le sens d'une remontée de l'héroïne (14 % des sujets inclus pour 414 observations).

⁴ « Oppidum est une enquête d'observation et de surveillance multicentrique, réalisée par les Centres d'Évaluation et d'Information sur la Pharmacodépendance (CEIP) en relation avec l'Unité des Stupéfiants et Psychotropes de l'Agence Française de Sécurité Sanitaire des Produits de Santé (AFSSAPS). Le recueil des données est effectué annuellement au mois d'octobre, sur une durée de 4 semaines. [...] L'objectif de l'enquête est de surveiller l'évolution de la consommation des substances psychoactives consommées par les sujets présentant une pharmacodépendance et d'évaluer le potentiel d'abus et de dépendance des médicaments. L'observation porte sur les produits illicites, les médicaments détournés de leur usage, mais aussi sur les produits de substitution. Lors d'un entretien avec le sujet, les enquêteurs recueillent les informations à l'aide d'un questionnaire composé de deux parties, une fiche "patient" et autant de fiches "produits" que de substances consommées lors de la semaine précédant l'entretien. La fiche "patient" comprend des informations socio-démographiques, des informations concernant les conduites addictives associées et sa participation éventuelle à un programme de substitution. Les fiches "produit" comprennent des informations concernant le produit, ses modes d'obtention et de consommation, l'effet recherché et les signes de dépendance. » (in *Oppidum : nouvelles tendances 2001*, p. 01).

D'après les données issues d'Oppidum national, ces dernières années l'héroïne est le plus souvent absorbée par voie nasale (62 % des cas) ou inhalée (17 % des cas en 2001). La voie intraveineuse n'est signalée que dans 31 % des observations en 20015. Les données locales de TREND en espace urbain en 2002 montrent plutôt que lorsqu'il y a eu consommation d'héroïne dans le mois, il s'agit majoritairement d'une administration par injection (63,6 %), suivi de celle sniffée (36,4 %), fumée ou inhalée (31,8 %). Par contre, aussi bien les membres des boutiques de première ligne (RuptureS et Pause Diabolo) que ceux de Keep Smiling (milieu festif), observent une augmentation de l'usage de l'héroïne sniffée dans ces deux espaces. Il semblerait également que le sniff avec l'utilisation de stéris-traw (kit sniff) continue à s'accroître. L'utilisation de l'héroïne en descente chez les teufeurs et travailleurs, souvent en sniff ou « chasse au dragon », a été également évoquée, de même qu'un déni autour de l'injection. Dans les quartiers d'habitat social, il semblerait que les pratiques soient différentes en fonction du regard des autres.

Il est intéressant à souligner que, d'après l'analyse des données Oppidum à Lyon en 2001, les usagers de drogues par voie intraveineuse sont en diminution régulière et représentent 9 % dans la ville (12 % en national).

On parle de « DRE » pour l'héroïne. Il existerait de la « blanche » et beaucoup de « Brown », celle-ci étant la plus disponible. Les usagers ont entre 25 et 30 ans, quelques-uns plus anciens sont très insérés socialement et gèrent le produit. Parmi ceux connus à Pause Diabolo, il y en a qui sont également en substitution avec du Subutex® ou du Skenan®.

Lors du groupe focal sanitaire, des participants ont affirmé que la population consommatrice de Subutex® semble avoir rajeunie. Ils ont également signalé que plusieurs personnes rapporteraient des problèmes avec ce produit qui, d'ailleurs, garde une mauvaise image auprès des usagers. Ces derniers continuent à affirmer que « mon médecin est mon dealer », en voulant par-là surtout critiquer l'attitude de certains professionnels qui se limitent à leur fournir l'ordonnance demandée sans prendre du temps pour une « vraie » consultation médicale.

L'enquête Oppidum à Lyon montre que le phénomène de polyconsommation semble en augmentation, avec une croissance qui semble concerner préférentiellement l'association de plus de 3 produits. Ce dispositif montre également que les femmes se révèlent plus polyconsommatrices, avec une nette différence entre celles-ci (54 %) et les hommes (45 %) à Lyon (61 % versus 59 % en national), ainsi qu'une moyenne de 2 produits/sujet chez les femmes versus 1,7 produits/sujet chez les hommes.

Des tendances semblables apparaissent également dans l'enquête menée par Danièle Authier et Michel Kairo auprès de 250 patients de l'unité d'addictologie de l'hôpital de l'Arbresles. Ainsi, dans la sous-population, déclarant lors de l'entrée à l'hôpital, une consommation de substance illicite, les femmes associent deux substances alors que les hommes en associent majoritairement plus de 3. Par contre, cette tendance s'inverse en ce qui concerne la consommation de médicaments puisque les hommes sont plus nombreux à consommer un produit isolé, tandis que les femmes associent jusqu'à 3 médicaments et plus. Les pratiques déclarées d'associations de substances (médicaments et stupéfiants) montrent également que les femmes consomment un nombre plus important de produits (entre 5 et 8, contre 4 ou 5 pour les hommes).

Selon les données de l'enquête Oppidum à Lyon, par rapport aux hommes, en 2001 les femmes consomment beaucoup plus souvent des neuroleptiques (16 % vs 4 %), des benzodiazépines (27 % vs 16 %) et des antidépresseurs (14 % vs 5 %).

En ce que concerne la polyconsommation associée à la prise de médicaments psychotropes, les données Oppidum 2001 à Lyon révèlent que, dans la plupart des cas, le nombre de produits utilisés par les consommateurs de benzodiazépines est de 2 (36 %), tandis qu'il est de plus de 3 produits (46,4 %) par les consommateurs d'antidépresseurs, et de 3 ou plus de 3 produits (34,8 %) par les consommateurs d'autres tranquillisants. Par rapport à l'association entre traitements de substitution et polyconsommation, ces données montrent qu'une grande proportion de patients sous protocole Subutex® (51,2 %) ou de Méthadone (50,8 %) ne consomme qu'un seul produit.

⁵ Le total peut dépasser 100% car plusieurs voies d'administration peuvent être utilisées.

Quant au nombre de produits consommés, les données lyonnaises 2001 d'Oppidum indiquent que les consommateurs d'héroïne (43,2 %) et ceux de cannabis (41,1 %) associent le plus souvent 2 produits. Enfin, les usagers de cocaïne ont le comportement de polyconsommation le plus marqué, en associant le plus souvent 3 produits (40,9 %).

L'enquête locale TREND en espace urbain montre une très légère hausse dans la consommation du tabac entre 2001 (92,5 % de fumeurs) et 2002 (96,9 % de fumeurs). Une tendance semblable est présente par rapport au cannabis, avec 70,1 % des effectifs en 2001 et 75,3 % en 2002 ayant eu au moins une prise par jour. Par contre, la consommation d'alcool reste inchangée : 70,1 % des répondants à chacune des deux années.

Les participants aux groupes focaux ont fait état d'une possible tendance à un retour à l'expérimentation de produits dit « naturels » notamment chez des jeunes entre 16 et 18 ans. Il existerait un groupe de polyconsommateurs de produits soit disant « bio » : l'herbe du cannabis, la noix de muscade, le datura, le volubilis, des champignons... ramassés dans les bois. Ces derniers sont des produits qui font surtout l'objet de troc. Il serait judicieux d'investiguer quelles représentations sociales se cachent derrière le genre d'affirmation : « je veux consommer de vraies plantes. » Même si l'envie d'être au plus près de produits « proches de la nature » peut être vraie, il se peut qu'elle ne soit qu'une manière (consciente ou non) supplémentaire de légitimer la consommation de produits interdits. En tout cas, l'un des risques majeurs de cette « légitimation » est certainement le sentiment d'assurance qu'elle peut conforter, comme si des produits « naturels » ne pouvaient pas représenter un danger pour la santé des consommateurs.

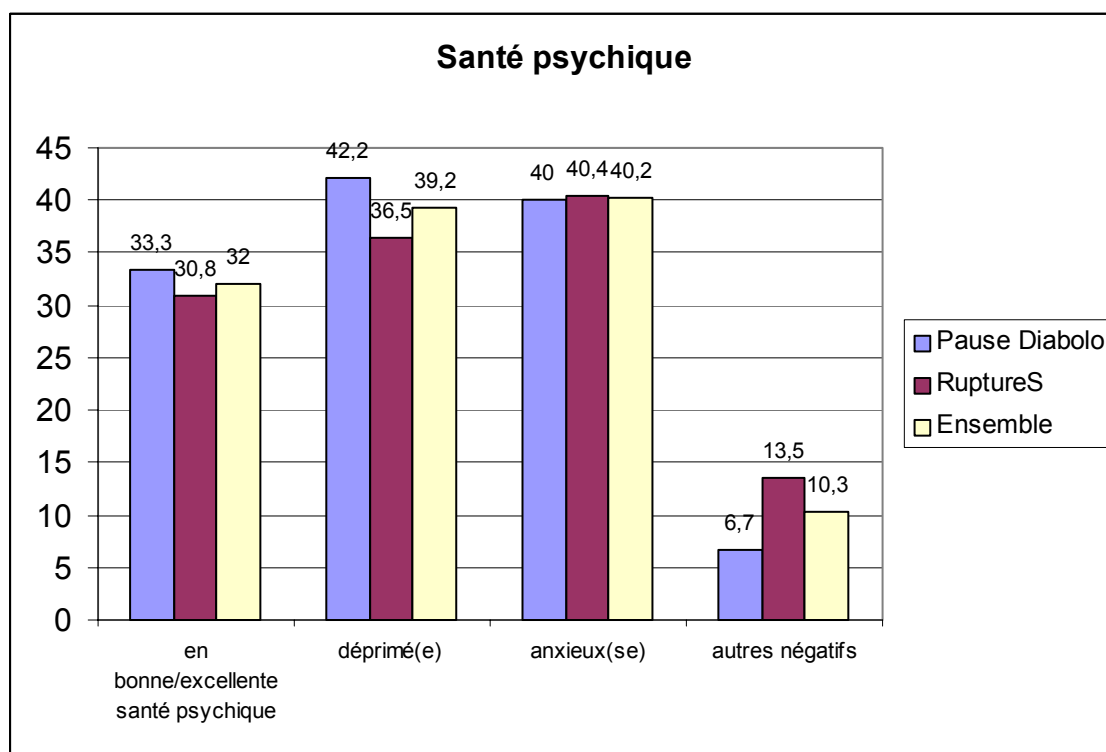
En milieu techno, les adhérents de Keep Smiling observent une diminution du nombre de *free parties*, voire leur extinction. Ceci semble entraîner une diminution du petit trafic et de la consommation de certains produits. Si les soirées « officielles » sont moins nombreuses, les petites soirées privées et difficiles d'accès (y compris pour les acteurs de prévention) se multiplient. Il semble qu'il y circule plus de produits.

Selon l'un des participants du groupe focal judiciaire, il semble exister une baisse des consommations d'héroïnes isolées et une augmentation considérable de tout ce qui est polytoxicomanie dans les prisons de Lyon. D'après ce professionnel, les toxicomanes incarcérés ont tendance à utiliser de plus en plus des produits différents et de moins en moins un produit spécifique. Il constate un mésusage des traitements de substitution dans des proportions très importantes, notamment avec le commerce du Subutex®. Visiblement, le trafic s'organise en un réseau très structuré qui permet aux détenus de consommer assez facilement ces traitements de substitution et de les détourner de leur usage. Dans cette économie souterraine des maisons d'arrêt on trouve également des produits antidépresseurs, ainsi que des excitants. Il serait intéressant de vérifier l'évolution des consommations des dernières années en prison à Lyon.

L'état de santé et les manifestations de morbidité

L'enquête quantitative TREND en espace urbain lyonnais indique qu'un tiers de sujets (32 %) pense être en bonne, voire en excellente santé psychique. En fait, presque la moitié des répondants au questionnaire disent souffrir d'anxiété (40,2 %) ou être déprimée (39,2 %). Les différences entre les pourcentages concernant les déclarations des usagers des deux associations sont minimes.

Graphique 6 – Santé psychique, distribution par boutique (en %)



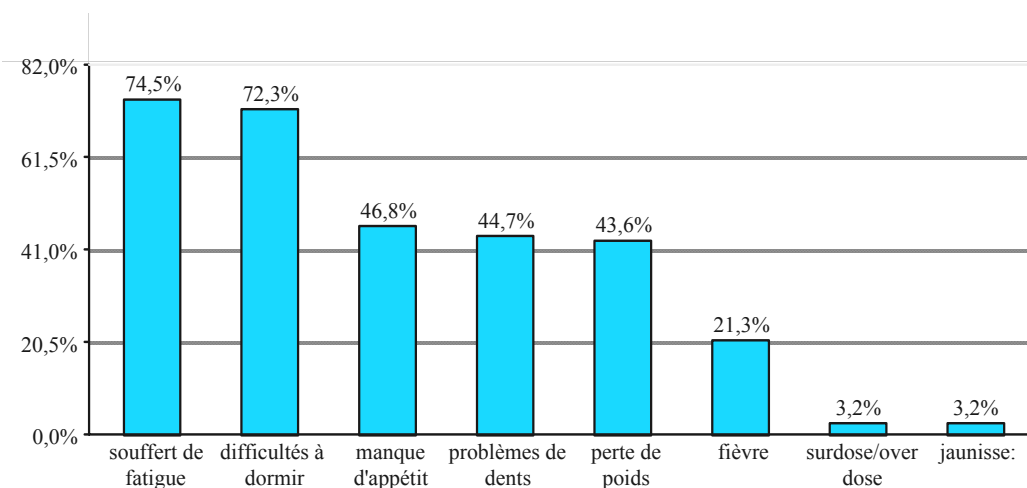
Ces données, même si elles ont une portée limitée, vont dans le même sens que les constats des participants des groupes focaux, pour lesquels il semble que pendant l'année 2002 le nombre de cas psychiatriques (particulièrement de psychose ?) ait fortement augmenté. Il est surtout fait mention de délires et de replis sur soi avec une grande difficulté pour établir une communication, ce qui représente une difficulté supplémentaire pour la prise en charge. En tout cas, cette augmentation des personnes avec des pathologies psychiatriques lourdes rend le travail avec celles-ci très difficile, notamment leur gestion dans les locaux des boutiques. En général ce sont des personnes entre 25 et 30 ans, plutôt lyonnaises, connues du SMPR et qui évoluent entre la rue, la prison, les centres de soin et la « nature. » Il semblerait que certaines aient déjà vécu plusieurs hospitalisations. Leur rupture de lien social laisse penser aux associations qu'elles viendront plus volontiers en boutique où la prise en charge est individualisée. Mais les équipes ne savent pas vraiment à qui relayer ces personnes puisque les CMP sont démunis et que les liens avec les services des hôpitaux psychiatriques sont difficiles. Il serait certainement souhaitable de réfléchir aux relais avec lesquels peuvent travailler les boutiques pour des usagers qui ont des difficultés psychiatriques et favoriser l'accompagnement vers les soins.

Un peu plus de la moitié (61,5 %) des personnes ayant répondu à l'enquête quantitative dans les structures de première ligne considère avoir été en bonne, voire en excellente santé physique, pendant le mois antérieur⁶. Néanmoins, leur majorité affirme également avoir souffert de fatigue ou avoir eu des difficultés à dormir durant la même période. Presque la moitié fait état de manque d'appétit, de problèmes de dents et de perte de poids. Quelques-unes rapportent avoir eu de la fièvre ou encore une jaunisse. Une minorité a été victime d'une overdose.

⁶ Ils représentent 53,8% des usagers de RuptureS ayant rempli les questionnaires et 70,5% de l'échantillon recueilli à Pause Diabolo.

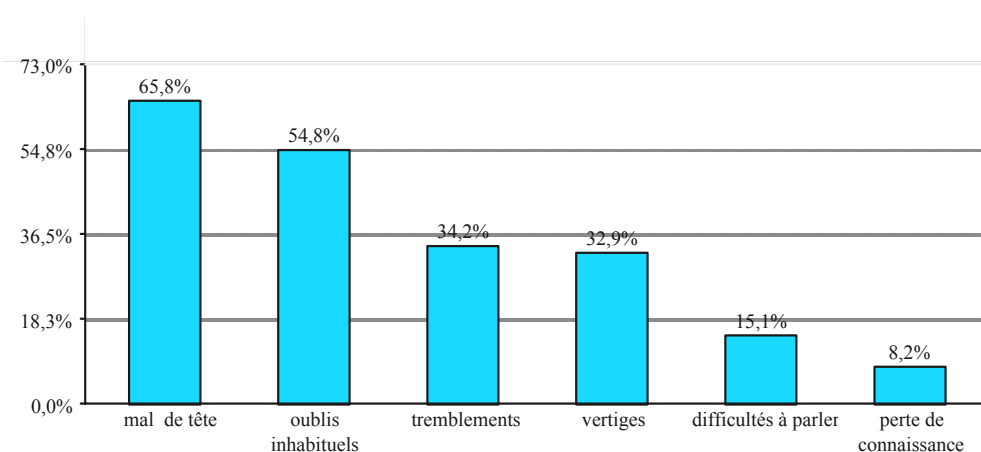
La population interrogée lors de l'enquête a fait également état de nombreux troubles de l'appareil neurologique lors du dernier mois précédant l'enquête, surtout des maux de tête et d'oublis inhabituels mais aussi de tremblements et de vertiges. Certains enquêtés ont parfois également connu des difficultés à parler et une minorité a même connu des épisodes de perte de connaissance.

Graphique 7 – Souffrances diverses lors du dernier mois



(Interrogés n = 97 ; répondants n = 94 ; réponses n = 291)

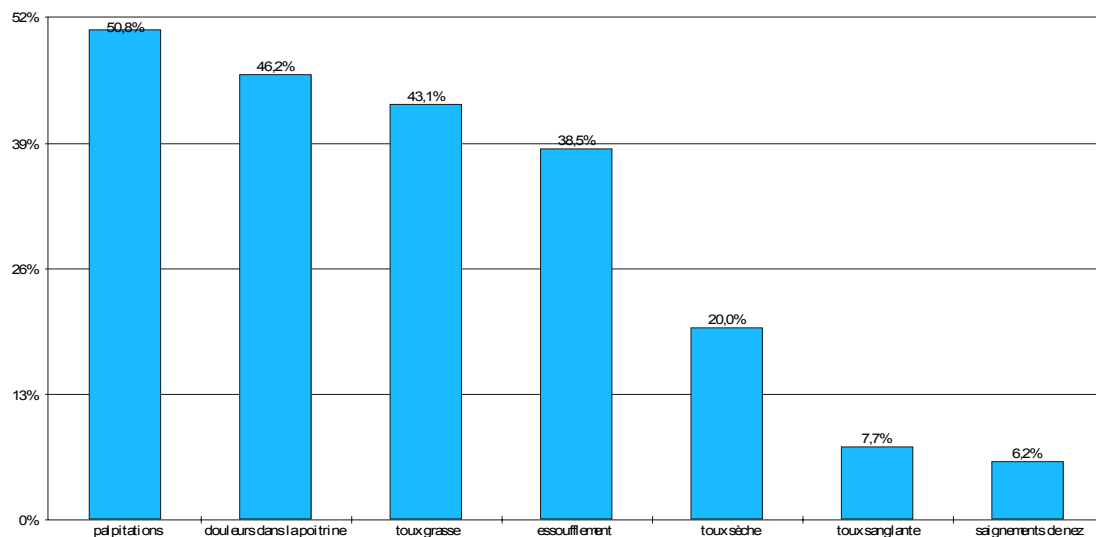
Graphique 8 – Troubles de l'appareil neurologique lors du dernier mois



(Interrogés n = 97 ; répondants n = 73 ; réponses n = 154)

À peu près la moitié des membres de notre échantillon ayant répondu à la question sur des troubles de l'appareil respiratoire lors du dernier mois avant l'enquête a présenté des problèmes divers, notamment des palpitations, des douleurs dans la poitrine et des toux grasses. Certains sujets ont eu également des essoufflements et de la toux sèche.

Graphique 9 – Troubles de l'appareil respiratoire lors du dernier mois



(Interrogés n = 97 ; répondants n = 65 ; réponses n = 138 ; % calculés sur la base des répondants)

La majorité des répondants a déjà réalisé un test de dépistage au VIH, principalement entre 2001 et 2002. Parmi celles-ci, 5,1 % a déclaré avoir eu un résultat positif.

D'après des participants aux groupes focaux, quelques cas de tuberculose (3 ou 4) ont été constatés parmi des usagers très marginalisés, dont deux cas associés à l'infection par le VIH. Il existerait probablement des liens entre l'apparition de la tuberculose, la précarité des modes de vie et la polyconsommation de produits.

Tableau 1 — Personnes ayant réalisé un test de dépistage au VIH

	Effectifs	%
oui	78	80,4
non	19	19,6
TOTAL	97	100

Tableau 2 — Parmi les personnes ayant réalisé le test HIV, répartition des résultats.

	Effectifs	%
Négatif	71	91
Positif	4	5,1
Ne sais pas	3	3,8
TOTAL	78	100

Lors de l'accueil dans les boutiques de personnes provenant des pays de l'Est (Russie, Lettonie, Estonie, Pologne...), désormais très présentes sur la scène lyonnaise, il n'a été observé que très peu de cas de VIH. Par contre, suite à une campagne de sensibilisation aux hépatites réalisée durant les mois d'août et septembre 2002, quelques ressortissants de l'Europe de l'Est ont été testés positifs à l'hépatite C. Quelques-unes vivant en squat sont des consommateurs d'opium ou d'héroïne par injection ainsi que de boissons alcoolisées. Ils sont plutôt jeunes. Approximativement, deux tiers sont des hommes et un tiers des femmes.

Les données de l'enquête quantitative auprès d'un échantillon d'usagers de deux boutiques lyonnaises montrent que la majorité (72,2 %) des sujets ayant répondu à la question sur le test de dépistage à l'hépatite C en a réalisé un. Pour 35,7 % de ces personnes, le résultat obtenu est connu positif, ce qui représente 25,8 % de la population interrogée. En ce qui concerne le dépistage de l'hépatite B, 57,7 % des personnes ont réalisé un test, dont 10,7 % déclaraient un résultat positif.

Au sujet des problèmes dermatologiques, des invités au groupe focal sanitaire nous rapportent l'existence de quelques cas de gale : s'ils sont en augmentation en prison depuis deux ou trois ans, très peu de cas ont été suivis en boutique. Un cas avéré a été suivi par les soins infirmiers de Pause Diabolo. Des cas de dermatoses, de staphylocoques dorés et d'herpès ont été également signalés.

Toujours selon des participants au groupe focal sanitaire, une question récurrente et déjà présente en 2001 est encore d'actualité : elle concerne des femmes d'environ 20 ans présentant des troubles du cycle menstruel (aménorrhée, dysménorrhée), condylomes, mycoses, absence de contraception (5 IVG pour 7 grossesses). Lors de débats au sein de ce même groupe focal, il a été soulevé l'intérêt d'une éventuelle étude pour vérifier l'existence d'une possible influence des produits de synthèse sur le cycle féminin, à l'exemple de ce qui a déjà été constaté dans le cas de la consommation de certains psychotropes. En tout cas, les connaissances empiriques des acteurs de prévention vont plutôt dans ce sens et un dépliant à ce propos est même diffusé par diverses associations de réduction de risques⁷.

À l'occasion du groupe focal sanitaire, il a été indiqué que durant l'année 2002 quelques overdoses dues aux polyconsommations médicamenteuses ont été annoncées aux urgences. Dans l'enquête quantitative, le taux est de 3,2 %.

Plusieurs décès — qui concerneraient pour la plupart des personnes d'une trentaine d'années — ainsi que de multiples accidents de voiture, de surcroît à cause de la prise de produits mélangés à l'alcool, y ont été également signalés.

⁷ « Les drogues peuvent également perturber les règles. Certaines ont des règles plus importantes ou irrégulières. Les drogues ont un effet sur l'équilibre hormonal. Pour revenir à un cycle plus naturel, le meilleur conseil est de réduire sa consommation. » (Dépliant « Les femmes et les produits ; Quelques conseils », traduit par l'association Le Tipi à partir de « Info : Crew 2000 »).

Des problèmes de santé liés au Subutex® seraient rapportés : abcès après injection, surtout chez des jeunes injecteurs ayant peu d'expérience ; dégradation du capital veineux ; « gants de boxe⁸ ; » essoufflements. Dans les hôpitaux lyonnais, les services de petite urgence chirurgicale prendraient parfois en charge des problèmes liés aux injections de Subutex® avec des complications nécrotiques qui finissent parfois par des amputations.

Lors du groupe focal sanitaire il a été fait état de nombreux soins à des personnes s'affirmant victimes de violences policières au cours du mois d'octobre 2002 : il serait même question d'une personne ayant eu des côtes cassées lors d'une garde à vue. En tout cas, des travailleurs sociaux signalent que les usagers sont plus inquiets à cause de l'augmentation de la répression et d'une possible multiplication des gardes à vue.

LES PRODUITS

L'usage d'opiacés

Usage d'héroïne

Usagers et modalités d'usage

Les données en 2002 de cette enquête montrent que parmi les répondants ayant consommé de l'héroïne, la majorité l'a fait par voie injectable (14,4 %). Les pourcentages de ceux ayant consommé ce produit inhalé ou fumé (7,2 %) et ceux que l'ont plutôt sniffé (8,2 %) lors du dernier mois sont proches.

En 2002, la majorité de ceux ayant une dépendance à l'héroïne déclare l'avoir débutée entre 1988 et 1995 (43,2 %). Les pourcentages de ceux l'ayant engagée entre 1971 et 1988 (29,7 %) ou entre 1995 et 2001 (27 %) sont moins élevés. Les déclarations montrent également que 44 % des membres de l'échantillon avaient arrêté la consommation de ce produit entre 1990 et 1997 (32 % entre 1997 et 2000 ; 24 % après 2000).

Des adhérents de Keep Smiling remarquent qu'en milieu festif davantage de jeunes « fêtards » essaient l'héroïne, souvent utilisée en descente de produits excitants. Cette consommation se fait surtout en sniff, ce qui contribue à la banaliser et à augmenter sa consommation en groupe. Le produit est plutôt perçu comme une drogue non dangereuse car il n'est pas injecté par voie intraveineuse.

Les professionnels de Pause Diabolo remarquent que la plupart des consommateurs d'héroïne fréquentant la structure sont des gens déjà initiés et qui cherchent plutôt le « flash » (un effet rapide et intense). Ils semblent être également nombreux à suivre un traitement de substitution, tout en restant consommateurs. Cette substitution n'est pas toujours pratiquée dans un cadre médical : elle peut être une « auto-substitution », initiée par l'utilisateur lui-même pour éviter le manque, avec notamment l'achat de Subutex® au marché noir.

Toujours selon Pause Diabolo, les usagers de drogue n'ayant jamais consommé de l'héroïne auparavant trouvent ce produit très agréable même s'ils ont toujours peur de devenir « accros ». L'une des stratégies pour éviter la dépendance est d'essayer de se cantonner à une utilisation dans un cadre festif, associée à d'autres produits. De toute manière, apparemment l'héroïne reste la drogue la plus crainte, dans le sens où elle est souvent utilisée en dernier dans le parcours de l'addiction, étant même perçue comme le symbole du « vrai toxicomane ». Même si son danger est surtout l'accoutumance et l'état de manque, paradoxalement, sa dangerosité paraît contribuer au fait qu'elle soit ressentie comme très excitante, surtout parce qu'elle procure « un bien être intense » même si l'accoutumance peut changer cela en « mal-être immense. »

⁸ Gonflements des mains.

Les overdoses liées à l'héroïne semblent être plutôt rares. Des mélanges avec d'autres produits (notamment le « cocktail » héroïne-benzodiazépines-alcool) ont été signalés. D'autres panachages continuent à exister, notamment avec la cocaïne appelée *speed ball*, qui, de surcroît, apporte une « montée bien physique » en associant « le *speed* de la coke et la chaleur de l'héroïne. »

Enfin, nous devons noter de nouvelles demandes de sevrage à l'héroïne (sniffée) dans un CSST hospitalier de Lyon, alors que les demandes étaient quasi inexistantes depuis deux ans. Ces demandes émanent de personnes qui ont entre 20 et 25 ans et se trouvent souvent dans des situations socio-économiques très précaires.

Le produit

Son appellation en vogue actuellement est la « DRE. »

D'une manière générale et à l'exception des *teknivals* où sa disponibilité est restée stable, au cours de l'année 2002, la disponibilité de l'héroïne a connu une légère hausse dans le milieu festif de la région lyonnaise. Par contre, si en première ligne l'héroïne blanche a été légèrement moins disponible en 2002, la brune, au contraire, a été légèrement plus facile à trouver que durant 2001⁹. En ce qui concerne cette dernière, avant septembre 2002 son accès était plus facile mais ensuite la nouvelle politique répressive mise en œuvre aussi bien au niveau national qu'au niveau local a contribué à rendre sa présence plus rare sur le marché local.

Le petit trafic en vue de la rentabilisation semble être accru en milieu festif lyonnais.

D'après l'association RuptureS, la différence de qualité entre la « vraie » blanche (de bonne qualité et dont le prix courant est de 120 euros, pouvant osciller entre 80 et 180 euros) et celle de synthèse (coûtant entre 30 et 80 euros mais « pratiquée » plutôt dans les environs de 50 euros) explique l'écart des prix¹⁰. La « Thai 4, » de très bonne qualité reste plutôt rare dans ce milieu à cause de son prix prohibitif et du fait que les réseaux de distribution seraient très organisés et très fermés.

En fait, les prix des trois types d'héroïne sont plutôt stables par rapport aux prix de l'année dernière, même si la guerre en Afghanistan semble avoir quelque peu perturbé le marché. Bien évidemment, ce dernier dépend des arrivages, des arrestations de membres des réseaux ainsi que de la qualité des produits. Plus on est près du grossiste (le « gros dealer » en haut de la chaîne de distribution), plus le produit est de bonne qualité et moins il est cher. En fait, ce genre de raisonnement est valable pour tous les produits.

Selon Keep Smiling, en milieu festif lyonnais le prix de l'héroïne (type non spécifié) a connu plutôt une légère baisse. Les tarifs du gramme se situant entre 40 et 80 euros et le prix courant étant environ à 55 euros.

D'après RuptureS, au cours de l'année 2002 les dealers non-consommateurs étaient moins nombreux. La revente semblait surtout motivée par l'obtention de l'argent nécessaire à l'achat du produit pour une consommation personnelle.

Des participants au groupe focal judiciaire soulignent que l'héroïne se vend en milieu très fermé. En général, un consommateur achète assez de produit (environ cinq à six grammes par semaine) pour un groupe de copains. Ces transactions peuvent s'effectuer aussi au pied d'un immeuble dans certaines banlieues. Là, en revanche, on verra rarement le vendeur se déplacer dans le quartier de l'acheteur. L'acheteur va dans le quartier du vendeur et assume tous les risques que cela comporte. Avec un produit tel que l'héroïne, le vendeur reste dans son univers et c'est le client qui s'adapte.

⁹ Ces informations sont issues du questionnaire qualitatif rempli par des membres de l'association RuptureS. A leur tour, les salariés de l'association Pause Diabolo font état plutôt d'une certaine stabilité de la disponibilité aussi bien de la brune que de la blanche, selon les dires de leurs usagers. Toujours d'après ces derniers, outre le fait qu'elle est moins chère, l'héroïne brune est plus recherchée parce que ressentie comme plus sécurisante puisqu'elle est moins forte.

¹⁰ Il existe un écart entre les estimations des deux associations, RuptureS et Pause Diabolo. Voici celles des salariés de Pause Diabolo, en prenant pour base les affirmations des usagers de l'association : le prix du gramme de la brune oscillerait entre 22 et 60 euros, avec un prix courant de 45 euros ; à son tour, le prix du gramme de la blanche se situerait entre 75 et 90 euros, son prix courant arrivant à 80 euros. L'écart entre les deux fourchettes de prix s'explique peut-être par le fait que la première association fait la distinction entre deux types d'héroïne blanche, ce que n'est pas le cas pour les usagers de l'autre association.

Usage de buprénorphine haut dosage (Subutex®)

Usagers et modalités d'usage

Le mode de consommation majoritaire au cours du dernier mois en 2002 est l'injection. Pour la même période, les usagers de ce produit déclarent en majorité (48,6 %) une ou moins d'une prise journalière de Subutex®. La posologie par prise est généralement de 4 mg (31,6 %) ou de 8 mg (34,2 %). Notons que pratiquement un cinquième des usagers de Subutex® (18,4 %) a recours à une « autre » posologie que l'on peut supposer plus importante.

Tableau 5 – Subutex® : modes de consommation au cours du dernier mois en 2002

	Effectif	%
orale	12	35,
fumée/inhalée	0	0
sniffée	3	8,8
injectée	23	67,
TOTAL/interrogés	34	11

Selon RuptureS¹¹, le recours à l'injection du Subutex® est resté stable en 2002. Signalons que d'après les données du programme Oppidum, la consommation de buprénorphine haut dosage a été en légère baisse au niveau national en 2001 : 1 277 signalements dont 1 168 dans le cadre de traitements de substitution. Son usage par voie intraveineuse a également diminué au niveau national en 2001 (de 17 % à 13 %). Son obtention par d'autres moyens que la prescription médicale reste importante à la même échelle et durant la même année (235 cas).

Les professionnels de RuptureS constatent qu'au cours de 2002 les nouveaux injecteurs ont continué à avoir tendance à ne pas filtrer correctement le produit. Cela vraisemblablement parce qu'ils en ont une fausse représentation : plus le produit est blanc, plus il serait concentré. Alors qu'en fait la couleur blanche est due à la présence plus importante d'amidon. Celui-ci sclérose les veines et, par conséquent, augmente les risques liés à l'injection par voie intraveineuse. D'autre part, ces nouveaux injecteurs continuent à ignorer qu'on ne doit pas chauffer la préparation, contrairement à celle de l'héroïne. La pratique de l'injection depuis plusieurs années a pour conséquence directe une détérioration sévère du système veineux (sclérose). Cela conduit les injecteurs à diversifier les points de piqûre et ce vers des points de pénétration dangereux : jambes, cuisses, chevilles, artères, etc. Ainsi, les phénomènes « popeye¹² » ou « gants de boxe » sont toujours présents.

¹¹ Les constats des deux associations avec lesquelles nous travaillons en espace urbain divergent en quelque sorte à propos de la préparation et de l'administration en mésusage du Subutex par leurs usagers. De ce fait, les conséquences en matière de santé pour les consommateurs, directement liées aux formes d'usage du produit, sont par-là même quelquefois différentes, voire même opposées. Nous manquons de données pour essayer d'interpréter ces variations. Mais certaines questions peuvent être des pistes pour de possibles hypothèses explicatives : est-ce que ce genre de différence est dû au fait que les populations fréquentant les deux associations ne sont peut-être pas les mêmes, puisque celles-ci sont implantées dans des secteurs différents de Lyon ? Ou est-ce le résultat des modes d'approche spécifiques de chaque association (approche plus « traditionnelle » ou « approche communautaire ») ? En tout cas, nous avons décidé tout simplement de faire part des deux constats, sans pour autant les problématiser.

¹² Gonflement des mains.

Selon les associations travaillant en espace urbain, au cours de l'année 2002 il semble y avoir eu un léger rajeunissement chez les consommateurs (présence de mineurs). De nouveaux consommateurs arriveraient directement à l'usage de Subutex® sans passer d'abord par l'héroïne ou d'autres opiacés et notamment parmi les personnes issues des pays de l'Europe de l'Est. D'ailleurs, le Subutex® semble être de plus en plus utilisé comme une drogue festive, surtout en descente d'autres produits comme la kétamine.

Pause Diabolo affirme ne pas avoir constaté de nouvelles formes de préparation ou de nouveaux modes d'administration. Par contre, ils font état d'une légère tendance à prendre davantage de précautions au niveau du filtrage du produit pour leurs usagers consommant le Subutex® en mésusage. Cette possible prise de conscience minimiserait les risques de dommages veineux. En tout cas, globalement et par rapport à 2001, les membres de cette association ont vérifié une diminution du nombre d'abcès liés à l'injection de Subutex®¹³ ; cela malgré l'accroissement à Pause Diabolo de cette population de consommateurs réguliers de Subutex® par voie intraveineuse, avec une moyenne de 30 usagers par jour en 2002.

Le produit

Keep Smiling constate qu'en milieu festif techno, que ce soit dans les *raves* payantes, dans les *free parties* ou encore lors des soirées privées, la disponibilité du Subutex® au marché noir est restée stable au long de 2002, avec un prix courant (pour le comprimé de 8 mg) autour de 8 euros. Par contre, si ce produit a été légèrement plus disponible lors des *teknivals*, il a été pratiquement introuvable dans les établissements commerciaux comme les discothèques ou clubs nocturnes.

Dans l'espace urbain, au cours de l'année 2002 la disponibilité du Subutex® a connu une légère hausse. En fait la facilité d'accès s'est accrue et, selon les usagers des associations, « que ce soit prescrit ou même s'il n'y a pas de prescription, chez le médecin ou dans la rue, il y en a partout et de plus en plus, d'année en année. » Ils précisent que l'accessibilité est toujours très aisée pour un usager moyen car il est très facile de s'en faire prescrire par un médecin généraliste.

Le petit trafic de Subutex® est monnaie courante, certaines personnes l'achetant dans la rue. D'autres se l'échangent fréquemment entre eux ou le monnaient. De plus en plus d'usagers se procurent leur propre « traitement » de façon à le troquer ou monnayer contre d'autres produits comme l'alcool ou le cannabis.

D'après RuptureS, le prix est plus stable qu'en 2001 : le plus bas est de 3 euros le comprimé de 8 mg, le plus élevé étant de 8 euros et le plus courant est de 5 euros¹⁴. La boîte de 7 comprimés de 8 mg coûte en moyenne 15 euros, le prix variant entre 10 euros et 20 euros.

La perception du Subutex® se dégrade, surtout parmi les usagers en substitution. Il ne semble pas exister une notion de plaisir associée au produit, mais plutôt une persistance de pratiques compulsives d'injection. Le produit est vécu comme insécurisant (dégradation du « capital veineux ») et non thérapeutique. Certains usagers affirment l'utiliser parce que la Méthadone, « la seule vraie substitution, » requiert un cadre trop difficile pour eux.

Méthadone

Usagers et modalités d'usage

Lors de l'enquête en espace urbain, à peine 8 personnes sur les 97 interrogées ont déclaré consommer de la méthadone, toutes par voie orale.

Il a été observé que parfois la méthadone est utilisée comme produit de « descente » en association avec des amphétamines en sniff, pour augmenter les effets sensoriels.

¹³ Ce qui irait dans le sens d'une l'évolution vers un meilleur filtrage préalable du produit.

¹⁴ Une fois de plus, les fourchettes de prix obtenues par les deux associations de première ligne auprès de leurs usagers sont différentes. Les données citées dans le corpus du texte, fournies par RuptureS, divergent de celles apportées par Pause Diabolo concernant le prix d'un comprimé de 8 mg : oscillant entre 10 et 20 euros, le prix courant serait plutôt autour de 15 euros.

Le produit

Pause Diabolo, d'après les déclarations des usagers, conclut que la disponibilité de la méthadone à Lyon est plutôt stable. Ils remarquent, par contre, que son accessibilité renvoie à des notions « un peu contrastées » : il semble qu'elle soit de plus en plus accessible car le cadre est moins rigide ; son accessibilité est peut-être en légère hausse.

Le petit trafic de méthadone est très peu visible à Lyon. Au niveau des consommateurs substitués, il semblerait qu'une fraction non négligeable d'entre eux revende leur dose, ou tout du moins une partie, en échange ou pour monnayer d'autres produits tels que le cannabis.

Pour eux, le prix au marché noir reste stable, le produit étant accessible dans le cadre du petit trafic. Le fait de vendre pour partie sa dose de substitution est un phénomène apparemment assez courant mais dont il est difficile d'estimer l'ampleur. Le prix d'une dose de 20 mg est en moyenne de 12 euros.

Dans les boutiques, la perception de la méthadone reste positive en tant que produit de substitution notamment au niveau du cadre de prescription (plus rigide que celui du Subutex®). Parmi les usagers accueillis à Pause Diabolo très peu sont substitués à la méthadone car ils ne se sentent pas prêts à accepter un tel cadre. Parmi ceux qui utilisent ce produit en association, la perception est également bonne.

Il a été néanmoins signalé une certaine lassitude de cette substitution à long terme ainsi qu'un questionnement quant à la possibilité de l'arrêter. Les usagers de Pause Diabolo évoquent très souvent qu'il est très difficile de décrocher de la méthadone, encore plus qu'avec l'héroïne.

Néocodion®

Usagers et modalités d'usage

Lors de l'enquête qualitative en espace urbain en 2002, à peine 5 personnes sur les 97 interrogées ont déclaré consommer de la codéine au cours du dernier mois (80 % par voie orale, 20 % fumée ou inhalée). Cela pourrait être mis en rapport avec les observations des associations travaillant en espace urbain selon lesquelles le Néocodion® reste un produit toujours connu mais utilisé surtout par les « anciens » et peu chez les jeunes.

Le dispositif Oppidum montre qu'au cours de 2001 les consommations de codéine sont devenues de plus en plus faibles à l'échelle nationale (48 signalements). Au niveau local, les analyses des données de Lyon de l'enquête Oppidum n° 13 (octobre 2001 ; nb de fiches patient = 399) signalent 2 % de sujets consommateurs de codéine (n = 6), dont 2 % de femmes et 1 % du sexe masculin (respectivement n = 2 et 4). À noter que cela montre une stabilisation du recul de la codéine puisque depuis 1999 le pourcentage de ses consommateurs s'établit autour de 2 %.

Le produit

Le prix de la boîte de Néocodion® au marché noir varie entre 1 et 3 euros. En général, la consommation d'une quantité importante de ce produit est nécessaire pour que l'utilisateur arrive à sentir les effets : au moins une plaquette, s'il n'est pas associé à d'autres molécules.

La perception du Néocodion® comme palliatif pour les gens en manque (la « drogue du pauvre » ou encore celle des « anciens tox ») perdure. Aucune nouvelle association de produits n'a été rapportée à la connaissance de nos collaborateurs. La codéine (Néocodion® et médicaments similaires) peut être utilisée pour prolonger les effets d'une montée d'héroïne mais rarement pour soulager un état de manque, en tout cas depuis qu'existe le Subutex®.

Skenan® et Moscontin®

Usagers et modalités d'usage

Les données de l'enquête en espace urbain montrent à peine 5 réponses positives concernant la consommation de Skenan®-Moscontin® (50 % par voie orale et 75 % injecté). Cela est conforté par les observations des membres des associations travaillant en première ligne selon lesquelles ces

produits sont rarement pris par voie orale, les usagers en substitution les utilisant fréquemment par voie intraveineuse ressentie comme plus sécurisante. Visiblement, le Skenan® et le Moscontin® ne sont pas très présents dans le petit trafic lyonnais.

Le produit

En ce qui concerne le Skenan® et le Moscontin®, leur disponibilité est décrite comme en légère baisse sur le marché (pour RuptureS) ou en légère baisse dans l'usage (pour Pause Diabolo). Cette dernière association constate que de moins en moins de médecins prescrivent ces médicaments en traitement de maintien et que, de toute manière, ils ne sont apparemment pas des produits très recherchés. Les usagers de Pause Diabolo interrogés à ce sujet ne les connaissent pas vraiment sauf pour ceux qui les utilisent en substitution, pour lesquels la perception reste stable. Le Skenan® et le Moscontin® représentent 13,4 % des produits utilisés plus de dix fois au long de la vie par des membres de l'échantillon enquêté dans les deux boutiques lyonnaises (4,1 % au cours du dernier mois).

Rachacha et autres opiacés dits naturels

Usagers et modalités d'usage

Rien de notable a été signalé par rapport à l'année précédente. Le rachacha reste peu visible sur le marché lyonnais.

Le produit

La disponibilité du rachacha ou autres opiacés dits naturels est restée plutôt stable en milieu urbain au cours de l'année 2002, cela dépend des arrivages et des saisons. Ce sont des produits assez peu répandus même s'ils sont toujours bien appréciés, fréquemment troqués et plus rarement monnayés (autour de 20 euros). D'après les professionnels travaillant en première ligne, ce sont des produits que l'on trouve davantage en « teuf », en dehors desquelles il reste très marginal.

L'usage de produits stimulants

La cocaïne

Usagers et modalités d'usage

Dans l'enquête locale quantitative, réalisée en 2002 auprès des usagers de RuptureS et de Pause Diabolo, on constate que la cocaïne est le deuxième produit le plus consommé au cours du dernier mois par les membres de notre échantillon (40,4 %), pourtant loin derrière le cannabis (93,6 %).

Les tendances nationales repérées à partir des données d'Oppidum montrent une augmentation importante de l'usage de cocaïne entre 1996 et 1998 pour atteindre 13 % en 1998 et 12 % en 1999. Cette proportion est de 8 % lors des enquêtes nationales Oppidum 2000 et 2001 (234 observations). Les données Oppidum de Lyon en 2001 montrent un pourcentage de 6 % de sujets consommateurs de cocaïne, dont 4 % des femmes et 6 % des hommes.

L'enquête locale TREND 2002 montre une consommation de la cocaïne au cours du dernier mois plutôt sniffée (66,7 %) qu'injectée (35,6 %) ou fumée/inhalée (24,4 %). Cette distribution des modes de consommation est semblable au cours de leur vie : sniff 72,2 %, injection 45,4 % et fumer 37,1 %.

Les données nationales d'Oppidum indiquent également une diminution de l'usage par voie intraveineuse de la cocaïne (de 50 % et 49 % à 40 % en 2001) au profit de la voie nasale (56 %) ou de l'inhalation (15 %).

En milieu urbain, les procédures de préparation de la cocaïne ne semblent pas avoir changé au cours de ces dernières années. On constate qu'au lieu d'utiliser l'ammoniaque pour la préparation, désormais les usagers savent qu'il vaut mieux utiliser du bicarbonate de sodium car l'ammoniaque détruit les poumons (par contre, celui-ci permettrait une « montée » plus rapide). En termes de réduction des risques, la sortie du kit sniff a permis de parler davantage de l'hépatite C, de la prise du produit et de l'entretien des voies nasales.

Le produit

En faisant un rapport entre la disponibilité de la cocaïne en milieu festif durant l'année 2001 et celle au cours de 2002, les adhérents de l'association Keep Smiling constatent une forte hausse dans les *raves* payantes, ainsi que lors des soirées privées et dans d'autres lieux, notamment la rue. Le constat des membres de RuptureS à propos du milieu urbain est comparable à celui de Keep Smiling : la disponibilité est relativement stable mais avec une discrète tendance à la hausse. Par contre, les adeptes du milieu techno font état d'une légère hausse de disponibilité dans les clubs et discothèques lyonnaises et plutôt d'une relative stabilité dans les *free parties* et *teknivals*.

Comme pendant l'année 2001, en 2002 l'accessibilité de la cocaïne en milieu urbain est à la hausse. Les professionnels de RuptureS rappellent que pendant le mois de juillet 2002 des produits de très mauvaise qualité étaient vendus dans la rue et que, lors du mois d'août de la même année, ceux de meilleure qualité étaient disponibles. Il semblerait que, par moments, il y ait eu un « bon arrivage » de cocaïne durant une semaine. D'après les usagers de l'association, ces produits sont souvent coupés au *speed* ou avec des amphétamines.

En comparant la qualité de la cocaïne vendue en milieu festif entre les années 2001 et 2002, les adhérents de Keep Smiling observent qu'elle est restée très variable, avec un prix en légère baisse durant cette dernière période : il a varié entre 55 et 75 euros (coût moyen de 70 euros) pour le gramme de produit synthétique, tandis que pour le végétal le gramme est arrivé jusqu'à 80 euros, le prix le plus bas n'atteignant guère moins de 60 euros et le prix courant gardant le cap de 75 euros. D'après les usagers des boutiques, on pouvait trouver couramment le gramme synthétique à 50 euros, avec des fluctuations entre 40 et 60 euros ; dans leur environnement la cocaïne végétale a atteint jusqu'à la centaine d'euros, le gramme le moins cher restant au même prix qu'en milieu festif (60 euros) avec parfois un coût légèrement plus élevé (80 euros). Les boutiques travaillant en milieu urbain nous indiquent que le prix de la cocaïne en pâte oscillait entre 120 et 230 euros, avec un prix courant de 150 euros.

Il est plutôt rare qu'un acheteur de cocaïne se déplace au domicile du vendeur. On l'assimile de plus en plus à un produit festif comme l'ecstasy et sa vente se fait surtout sur place, notamment dans les boîtes de nuit.

En milieu festif on parle d'une banalisation de la consommation de la cocaïne : désormais celle-ci se fait davantage chez soi, mélangée avec d'autres produits. Actuellement cela semble toucher tous les types d'usagers dont on constate un rajeunissement. Cela vraisemblablement parce que l'expérience de la cocaïne devient moins stigmatisée qu'avant, peut-être du fait que parmi les « teufeurs, » elle semble moins perçue comme une drogue « dure. » Toutefois, et malgré une certaine « démocratisation » due à sa plus grande accessibilité, ce produit reste perçu en milieu festif comme étant cher. Dans cet environnement le petit trafic paraît avoir augmenté, sa revente se faisant surtout parce qu'on souhaite se faire de l'argent pour assurer sa propre consommation.

Le crack et le free-base

Usagers et modalités d'usage

Parmi les répondants à l'enquête locale TREND 2002 en espace urbain (n = 97), 6 ont déclaré avoir consommé du crack/*free base* au cours du dernier mois, tous l'ayant fumé ou inhalé.

Le produit

Durant l'année 2002 l'existence du crack dans l'espace urbain à Lyon a été minime. Selon les professionnels de l'association RuptureS « en tout on n'en entend presque pas parler, voire

pratiquement jamais : seulement une ou deux fois pendant l'année.» Ils précisent que, de toute manière, la disponibilité de ce produit est même en légère baisse par rapport à 2001. À Pause Diabolo le constat va dans le même sens : le crack n'est pas un produit dont les usagers parlent beaucoup car il est peu répandu sur Lyon. Néanmoins, ils ont pu obtenir un prix grâce aux informations obtenues auprès d'un usager de l'association (de 8 à 28 euros, pour un caillou inhalé en une seule fois – un « taf »), tout en précisant qu'il n'y a pas de trafic visible concernant ce produit. Ce produit semble avoir un effet rapide et intense (plus qu'avec la cocaïne) et apporter un sentiment d'être « au-dessus des autres. » Par contre, celui-ci peut être rapidement remplacé par un sentiment de vide, par l'agressivité, voire par l'amnésie.

La disponibilité de la *free base* en milieu festif durant l'année 2002 est considérée comme stable lors des *teknivals*, dans les clubs et discothèques ainsi que dans d'autres sites comme la rue. Cependant, il semble qu'elle ait été en légère hausse dans les *raves* payantes et *free parties*, voire en forte hausse lors des soirées privées. Une fois encore le « rétrécissement » du milieu festif vers les établissements commerciaux et surtout vers des fêtes privées, à cause de la difficulté d'organisation des *raves*, *free parties* et *teknivals*, doit être pris en compte. En ce qui concerne le prix, comme celui de la cocaïne a baissé celui de la *free base* l'a suivi.

À Keep Smiling on précise que, si le crack reste une préparation moins courante et toujours mal perçue en milieu festif, actuellement le *free base* est perçue plus positivement : chaque fois plus de gens savent le préparer pour leur propre consommation et, en conséquence, l'essayent davantage sans pour autant devenir des consommateurs réguliers. Il y a donc une baisse de la crainte : on pourra même presque parler d'une certaine banalisation de la perception du *free base*.

Le phénomène paraît être analogue en milieu urbain : le *free base* étant obtenu à partir de la cocaïne achetée, chaque usager peut la transformer selon une recette variable mais relativement facile. Les professionnels travaillant dans cet univers n'ont pas constaté l'existence d'associations nouvelles.

L'ecstasy

Usagers et modalités d'usage

Parmi les 97 usagers des boutiques interrogés lors de l'enquête quantitative, 22 ont déclaré avoir consommé de l'ecstasy au cours du dernier mois (23,4 %). Ils sont 95,8 % à l'avoir prise par voie orale, 12,5 % à l'avoir injectée et 4,2 % à l'avoir sniffée.

En milieu festif et comme l'année dernière, la progression de la diversification des groupes de consommateurs d'ecstasy continue, selon la perception des adhérents de Keep Smiling. D'ailleurs, ils affirment que désormais l'étendue de la consommation n'est plus concentrée dans le milieu techno mais touche également d'autres sous-groupes de la culture « fêtarde », comme le milieu *gothique*.

La préparation la plus courante en milieu festif consiste à « gober », mais actuellement le fait d'écraser le cachet d'ecstasy pour ensuite le diluer dans des boissons comme la bière devient un usage assez répandu. Cela arrive surtout quand il n'y a pas beaucoup de produit disponible puisque la dilution permet de le partager davantage. D'autres explications sont également avancées : l'ambiance des soirées privées et surtout celle des clubs et discothèques n'étant pas perçues comme aussi envoûtantes que celle des *raves* ou *free parties* (actuellement en nette diminution), on y resterait moins longtemps (de toute manière leur durée est bien moins importante que celle des *raves*). De fait, on fractionnerait davantage le comprimé tout au long de la soirée, cela permettant de minimiser les effets et de les « cadrer » en fonction du temps passé sur le lieu festif. En outre, il semble qu'au cours de l'année 2002 les effets des produits disponibles étaient moins forts compte tenu d'un dosage moins important du produit actif et d'une rareté de la MDMA pure.

Les boissons alcoolisées étant largement disponibles et autorisées dans les établissements « festifs » commerciaux, leur consommation est importante et le mélange en dilution avec l'ecstasy semble même être largement banalisé. Le fait que cette préparation n'ait rien de particulier et qu'elle puisse être faite d'une manière assez rapide et discrète est un atout supplémentaire pour qu'elle soit l'une des plus usuelles en boîte de nuit.

Le produit

Compte tenu de la diminution des *raves* et des *free parties* (où sa disponibilité varie entre une légère hausse et une légère baisse), la consommation d'ecstasy en milieu festif s'est faite davantage lors des soirées privées ou dans des discothèques, des bars, des clubs et des concerts. De ce fait, la disponibilité du produit a fortement augmenté dans ces endroits. Par contre, selon l'association RuptureS, cela est différent en espace urbain où il est constaté plutôt une légère baisse de disponibilité.

D'après Keep Smiling, le phénomène de la diversification des groupes de consommateurs d'ecstasy serait un corollaire à la démythification, voire même à la banalisation, des produits avec une habitude qui s'installe en même temps que leur qualité baisse. Cela surtout à cause de l'augmentation du petit trafic, avec un accroissement du nombre de revendeurs non-issus du milieu techno et ne connaissant pas le produit, n'étant pas des usagers mais étant plutôt motivés par un intérêt marchand. Ces vendeurs écouleraient une production de moindre qualité, vraisemblablement issue d'une production plus importante que la « traditionnelle » petite fabrication, avec davantage de diversification des logos, des produits et des fabricants. Le manque d'identification entre le fournisseur et le consommateur n'est pas nécessairement une entrave à l'achat du produit mais, vraisemblablement, cela contribue au changement d'ambiance pour les adeptes du milieu festif : les repères communautaires n'y sont plus, l'heure n'est plus aux grands espaces des soirées festives mais plutôt au confinement des endroits fermés, avec la présence de videurs et de « surveillants », ce qui modifie la sensation de liberté et, plus prosaïquement, restreint la libre consommation des produits.

D'une manière générale, le prix de l'ecstasy est plutôt stable, celui d'un comprimé ou gélule variant entre 5 et 15 euros en milieu festif et, au plus bas, à 8 euros en espace urbain (si acheté en quantité assez importante). Le prix moyen du comprimé ou gélule est de 10 euros pour les deux milieux. Si le produit liquide reste très rare (prix courant du gramme en espace urbain évalué à 45 euros), le gramme en poudre se situe entre 50 et 75 euros, avec une moyenne de 60 euros pour le milieu festif. En espace urbain, le prix le plus bas du gramme en poudre est estimé à 30 euros, avec un prix courant de 40 euros.

Les amphétamines et méthamphétamines

Usagers et modalités d'usage

Des amphétamines et du *speed* ont été consommés lors du dernier mois par 12 des 97 personnes (12,8 %) ayant répondu au questionnaire local TREND 2002. La voie orale (62,5 %) est un peu plus prisée que le sniff (50 %) ; les injections concernent 18,8 % des déclarations.

L'analyse des données Oppidum de Lyon en 2001 indique 2 % de sujets consommateurs d'amphétamines illicites. Au niveau national, ce même dispositif montre que ces substances sont en régulière augmentation mais faiblement signalées : de 31 observations en 1999 à 78 en 2001.

Nos collaborateurs ont constaté que parfois des usagers fument ce genre de produit¹⁵, ce qui semble le rendre plus convivial, comme lors de la consommation du *shit*. Ce mode d'administration semble être plutôt rare. En fait, les modes d'administration sont très variables selon les divers milieux (festifs et urbains) même s'il est clair qu'il existe une porosité entre ces derniers. Il semble évident, tout de même, que le plus usuel reste la consommation sous forme de gélules. D'ailleurs, cette forme d'ingestion a peut-être contribué à ce que l'usage des amphétamines soit actuellement moins marginalisé, à l'image de nos sociétés industrialisées où l'usage de « cachets » est devenu très courant, que ce soit pour des médicaments, des vitamines, des produits diététiques ou encore des produits perçus comme étant « naturels ». Au contraire d'autres modes de consommation, tels que les injections par voie intraveineuse, cette facilité et visibilité de la prise de cachets de toute sorte collaborent à une représentation moins négative des amphétamines. C'est peut-être également pour cela que les petits consommateurs ne semblent guère se soucier des mauvais effets, qui, en général, n'apparaissent qu'à long terme.

¹⁵ Aucune personne n'a déclaré une telle forme de consommation dans l'enquête quantitative locale TREND 2002 en espace urbain.

Le produit

Par rapport à l'année 2001, la disponibilité des amphétamines et du *speed* dans les *raves* payantes, dans les clubs et discothèques ainsi que lors des soirées privées semble en légère hausse, selon la perception des adhérents de Keep Smiling. Par contre, lors des *free parties*, des *teknivals* et dans la rue la disponibilité de ces produits est davantage perçue comme étant stable.

Les membres de cette association affirment que, durant l'année 2002, le prix des ces produits a baissé par rapport à celui de 2001, tandis que leurs effets ont été vraisemblablement plus forts. Un autre constat est fait en espace urbain : la disponibilité et l'accessibilité des amphétamines dans la rue sont stables, avec une augmentation des prix et une baisse de la qualité.

Comme d'habitude, au cours de l'année 2002 les prix ont été différents selon la présentation du produit. Ainsi, en milieu festif les comprimés et gélules ont été achetés entre 5 et 8 euros (moyenne de 5 à 6 euros) ; le gramme en poudre variant de 10 à 20 euros avec un prix moyen de 15 euros dans ce même milieu et oscillant entre 15 et 30 euros (prix courant : 20 euros) en milieu urbain. Cette même disparité de coût entre les deux milieux a été présente dans la commercialisation de la pâte, son gramme arrivant à 45 euros dans la rue (minimum de 30 et moyenne de 35 euros) tandis qu'en milieu festif le prix du gramme en pâte variait de 10 à 25 euros, la somme d'argent couramment demandée étant de 20 euros.

Le cannabis

Usagers et modalités d'usage

Le cannabis a été consommé par la grande majorité des participants à l'enquête quantitative en espace urbain : 93,6 % lors du dernier mois (n = 88) et 96,9 % (n = 94) parmi les produits consommés plus de dix fois au long de la vie. Les données 2001 d'Oppidum en région lyonnaise montrent une consommation par 124 sujets, soit 31 % (26 % de femmes, n = 24, et 33 % d'hommes, n = 100).

Au plan médical, l'arrivée de nouvelles variétés beaucoup plus dosées en THC fait apparaître des pathologies différentes. Il s'agit de divers cas cliniques signalés au centre antipoison de Lyon, selon l'un des participants aux groupes focaux. Dans l'un des cas, il s'agissait d'une série très localisée : des adolescents avaient fumé le même produit et avaient tous « pété les plombs. » Pour certains, cela avait abouti à une hospitalisation avec prise en charge à cause d'un délire associé à une agitation. Des examens toxicologiques n'ont rien mis en évidence d'autre que du cannabis. L'apparition brutale de bouffées délirantes aiguës qui imposent un tableau psychiatrique chez des sujets sans antécédent et sans autre consommation associée peut poser un problème de prise en charge.

Le produit

En milieu festif la disponibilité du cannabis reste stable, même si son prix est en légère hausse avec une barrette de 3 g coûtant couramment 20 euros, mais pouvant osciller entre 15 et 25 euros, tandis que le prix du sachet d'herbe se situe entre environ 8 à 10 euros (cela dépend s'il s'agit d'un produit local ou d'importation), variant entre de 5 et 8 euros jusqu'à 10 et 15 euros (toujours selon la provenance).

Dans l'espace urbain la disponibilité du cannabis reste stable. Par contre, si Pause Diabolo considère que son prix reste stable, RuptureS trouve que l'accessibilité est devenue plus difficile qu'auparavant et que le prix a un peu augmenté. Cependant les deux associations donnent une fourchette de prix semblable : d'après Pause Diabolo une barrette de 5 g ou un sachet d'herbe coûtent au plus bas 15 euros et pour RuptureS le sachet d'herbe en production locale a un prix courant de 15 euros — plus si elle est importée des Pays Bas — et la barrette de 3,50 g de Tabasla (en général plus fortement dosé en THC) coûtant couramment 15 euros.

Les professionnels de cette dernière association expliquent la progression du coût par le fait qu'actuellement on trouve davantage du tabasla et plus du tout de « sav » (savonnettes). Le tabasla est souvent conditionné en 100 ou 125 grammes et le prix dépend de la quantité achetée. Une petite quantité coûtera environs 4 à 5 euros le gramme, alors qu'en plus grosse quantité on peut l'avoir à 3 euros (mais dans ce cas il est nécessaire d'acheter au moins 250 grammes).

Selon des participants au groupe focal judiciaire, par rapport à l'année dernière, il n'y a pas d'évolution dans le trafic du cannabis si ce n'est qu'on a retrouvé du « *shit* noir ». La résine de *shit* habituelle, la plaquette ou la savonnette, a vraisemblablement perdu « des parts de marché » avec l'arrivée des produits de Hollande. Par ailleurs, il y aurait un développement de la production de plants de cannabis (pour obtenir de « l'herbe ») en hydroponique et aussi à la campagne. Les moyens d'acheminement des produits sont restés les mêmes.

L'usage de produits hallucinogènes

Le LSD

Usagers et modalités d'usage

28,7 % (n = 27) des répondants à l'enquête auprès des usagers de deux boutiques lyonnaises déclarent avoir consommé du LSD au cours du dernier mois (59,8 % au long de la vie, n = 58). Ce groupe de consommateurs de LSD semble ne pas avoir changé, leur tranche d'âge se situe toujours entre 17 et 25 ans.

D'après Keep Smiling, il semble que durant 2002 la consommation du LSD ait été plus répandue en milieu festif, surtout dans les boîtes de nuit, mais désormais moins associée avec l'ecstasy. On a également remarqué la diminution des *bad trips*, peut-être grâce à l'utilisation du produit davantage fractionné, ce qui rend les doses moins puissantes. Parfois la prise de LSD a pour conséquence une perte de mémoire ou des hallucinations persistantes, pouvant durer jusqu'à dix jours.

Le produit

Grosso modo, la disponibilité du LSD en milieu festif au long de l'année 2002 a été périodique et changeante : au départ elle a été moindre, voire très rare, mais actuellement il semble qu'il soit possible de trouver ce produit plus facilement. Si on rentre dans le détail, la disponibilité du LSD dans les *teknivals* a été stable, tandis que lors des *raves* payantes elle a été plutôt en légère baisse. Par contre, elle a été en légère hausse dans les *free parties*, les soirées privées, les clubs de nuit, les discothèques et même dans la rue.

En espace urbain, la disponibilité du LSD au cours de l'année 2002 a été considérée comme stable, avec une tendance vers une légère baisse, son accessibilité ayant été plus difficile. Son prix dans ce milieu est en forte augmentation : auparavant le LSD était moins cher que l'ecstasy mais dernièrement cette tendance s'est inversée.

En général le prix du LSD a connu une forte hausse en milieu festif, les revendeurs profitant du passage à l'euro pour « arrondir » les tarifs. Nos collaborateurs estiment le prix d'un timbre ou d'un buvard entre 8 et 20 euros, avec un prix courant de 10 euros. Le prix d'une micro pointe a été légèrement plus élevé : entre 10 et 20 euros, avec une moyenne de 15 euros. Et si l'on a entendu parler de l'existence de ce produit en gel (fourchette de prix inconnue) sa présentation en poudre est apparemment inexistante dans la région.

L'estimation de la fourchette de prix du LSD en espace urbain diverge selon les deux boutiques. D'après Pause Diabolo, le prix d'un timbre ou d'un buvard a varié entre 15 et 23 euros, le tarif courant étant plutôt le moins élevé, tandis que le prix d'une micro pointe s'est situé entre 8 et 15 euros, le coût le plus répandu se situant plutôt autour de 9 euros. Les membres de l'association RuptureS évaluent le prix d'un timbre ou d'un buvard plutôt entre 10 et 15 euros (prix courant : 12 euros), et celui d'une micro pointe ou d'une goutte liquide oscillant entre 10 et 20 euros (prix courant : 15 euros). Ils précisent également que, au dire des usagers, les produits vendus dans le sud de la France sont de meilleure qualité que ceux obtenus en région lyonnaise. Néanmoins, toujours selon RuptureS, la puissance du produit trouvé sur le marché en 2002 a franchement diminué : comparée à une seule dose de 2001 ou 2000, aujourd'hui il faut au moins deux ou trois *trips* pour l'obtention des effets équivalents.

Jadis identifié au mouvement hippie, au « voyage intérieur » et à une quête de soi, dans le milieu techno actuel le LSD est plus prosaïquement associé à l'esprit de la fête. Les professionnels de Pause Diabolo ont constaté que leurs usagers cherchent dans la consommation de LSD des hallucinations et toujours une connaissance de soi, voire des expériences mystiques. Quand elle est associée à l'alcool ou au cannabis, l'utilisation du LSD semble permettre un « voyage d'introspection » plus poussé.

La kétamine et autres hallucinogènes d'origine synthétique (GHB, protoxyde d'azote...)

Usagers et modalités d'usage

La kétamine a été consommée lors du dernier mois précédant l'enquête quantitative de 2002 en espace urbain par 9 répondants à celle-ci (9,6 %). Le seul mode de consommation déclaré est le sniff. Les données du dispositif Oppidum en région lyonnaise font état de 4 cas d'usage de kétamine en 2001. Au niveau national, ce même dispositif montre une tendance à la hausse : 2 cas en 2000 et 7 cas en 2001.

Aussi bien en milieu festif qu'en espace urbain, il semble que la kétamine soit passée de mode par rapport à 2001, sauf pour certains amateurs. Mais s'il est vrai qu'on en entend moins parler actuellement, cela est peut-être du fait des nombreuses annulations de *rave parties* à cause de la politique répressive mise en place au cours de la deuxième moitié de l'année 2002. En tout cas, ce produit n'est plus consommé dans le même état d'esprit.

En général la kétamine est utilisée plutôt en injection mais, si on la boit, elle est également bien absorbée. Par contre, à la différence des morphiniques, on perd beaucoup de produit à l'ingestion orale. Les usagers l'utilisent en cherchant des effets hallucinogènes, semblables à ceux du LSD. Le produit a eu également un grand intérêt pour ceux qui cherchent le phénomène de « dissociation corps-esprit » qu'il procure ou encore un phénomène soit disant de « lévitation. » Mais les « bad-trips » sont assez nombreux...

Le produit

La disponibilité de la kétamine a été en légère baisse en milieu urbain¹⁶ et dans les *free parties*, voire même en forte baisse dans la rue¹⁷. Par contre, il semble qu'elle soit restée stable lors des *teknivals*, avec même une légère hausse lors des *raves* payantes et des soirées privées ainsi que dans les établissements commerciaux comme les clubs et discothèques.

Au cours de l'année 2002 les prix de vente de la kétamine ont été moins élevés en milieu festif, le gramme en poudre oscillant entre 20 et 40 euros et se stabilisant autour de 30 euros, le liquide ayant connu des tarifs équivalents. En espace urbain, par contre, l'acquisition du gramme en poudre a requis entre 31 et 54 euros, avec un prix courant de 46 euros. Dans ce même environnement le litre coûtait entre 462 et 538 euros, si acheté en gros.

Le GHB, lui, est resté très rare, encore plus qu'en 2001.

Le protoxyde d'azote a pratiquement disparu des événements techno, sa disponibilité étant en forte baisse. C'est un produit mal vu dans ce milieu.

Les solvants

Usagers et modalités d'usage

Les données de l'enquête 2002 en espace urbain lyonnais montrent une consommation de solvants pour 13,4 % de nos effectifs au long de leur vie (parmi les produits utilisés plus de dix fois).

Les membres de RuptureS affirment que ces produits « ne concernent que des pratiques de jeunesse de nos usagers. » Des salariés de Pause Diabolo abondent dans le même sens quand ils remarquent qu'actuellement cette consommation est pratiquement inexistante : seulement deux cas réguliers ont

¹⁶ Information apportée par les salariés de l'association RuptureS.

¹⁷ Selon les volontaires de l'association Keep Smiling.

été recensés parmi leurs usagers. Signalons tout de même que le programme Oppidum affirme que les solvants et colles sont régulièrement cités comme "premier produit consommé" à l'échelle nationale (88 observations en 2001).

Parmi les usagers des boutiques qui sont consommateurs de ce genre de produits, certains affirment les utiliser pour avoir une vague sensation d'euphorie de courte durée, avec la tête qui tourne, et une sensation de chaleur avec des picotements suivis de nombreux maux de tête. C'est une consommation souvent commencée à l'adolescence, lors de soirées en week-end entre copains puis assez rapidement abandonnée, parfois remplacée par d'autres produits. Des associations : eau écarlate et cannabis ou colle et alcool ont été expérimentées pour « avoir l'impression de tomber dans le vide. » Mais les consommateurs constatent que « les effets sont trop courts » et sont suivis de « maux de tête trop nombreux. »

Des données en provenance du Centre d'information et d'évaluation sur les pharmacodépendances de Lyon concerneraient une possible¹⁸ augmentation de l'usage détourné de certains produits volatiles, notamment des aérosols domestiques et cosmétiques, connus pour pouvoir l'être¹⁹ du fait de leur composition mais n'ayant pas fait l'objet de notification les années précédentes (2001 ; 2000 ; 1999). Il s'agit au total de 7 observations d'usages détournés d'aérosols domestiques ou cosmétiques dont 2 concernent le département du Rhône et plus précisément l'agglomération lyonnaise. Les symptômes sont : bizarrerie, confusion, somnolence, conjonctivite bilatérale, dyspnée, céphalée, vertige, nausée et gorge sèche. L'usage pratiqué lorsque celui-ci a pu être documenté (3 cas) est toujours la pratique du *huffing*²⁰. De façon concomitante, une augmentation du recueil des observations d'usage détourné de détacheur avant lavage, marque « eau écarlate », a été observée avec passage de 1 ou 2 cas annuels à 4 notifications d'usage avéré.

Les champignons hallucinogènes et autres produits d'origine naturelle

Usagers et modalités d'usage

La moitié des personnes (50,5 %, n = 49) ayant répondu à l'enquête quantitative auprès des usagers de RuptureS et de Pause Diabolo déclare avoir déjà consommé des champignons hallucinogènes au long de leur vie. Ils sont 12,8 % (n = 12) à l'avoir fait lors du dernier mois précédant l'enquête.

D'après RuptureS, les consommateurs de produits comme le Datura sont plutôt des jeunes gens entre 16 et 25 ans qui considèrent que ces infusions les rendent « rigolos, conviviaux, sympathiques. »

La Salvia est consommée en infusion ou en tube de bambou pour fumer (pipe à eau) dans le but d'avoir des effets hallucinogènes très forts et puissants, même s'ils sont de courte durée.

Le produit

La disponibilité des champignons hallucinogènes durant l'année 2002 est restée stable dans la majorité des événements techno, à l'exception des clubs de nuit et discothèques où elle a connu une légère hausse.

Ils ont été davantage disponibles via Internet, où certains sites proposaient des variétés étrangères (mexicaine, hawaïenne...) autour de 20 et 30 euros les 5 g.

Dans l'espace urbain il semble exister une légère hausse de la disponibilité du Datura. Il est très accessible, poussant même en ville, aux bords des fleuves et dans certains parcs urbains. « Quand les usagers arrivent tous perchés en disant avoir fait *une infus* », les salariés de RuptureS comprennent aisément qu'il s'agit du Datura. Cela se récolte, se donne ou s'échange mais parfois le lot de 40 graines est vendu à 10 euros. Il est utilisé en infusion en vue d'effets hallucinogènes, mais il est nécessaire de faire attention à bien la doser sous peine de « rester perché ».

¹⁸ Car la méthode de recueil n'a pas de valeur épidémiologique *stricto sensu*.

¹⁹ La bibliographie sur l'usage des substances volatiles abusées fait état d'un usage détourné des aérosols domestiques et cosmétiques depuis plus d'une vingtaine d'années, cela surtout dans des pays anglo-saxons.

²⁰ Inhalation du produit imprégné dans un mouchoir, serviette ou morceau de tissu.

Un autre produit naturel dont on entend beaucoup parler actuellement dans l'espace urbain, avec une disponibilité en forte hausse durant l'année 2002, est la *Salvia*. Appelé également *Salvia Divinorum*, l'usage de ce produit est connu depuis au moins le XVe siècle (consommé par des « sorcières »). Actuellement il est plutôt l'objet de troc et rarement de vente (on le trouve parfois au marché noir, coûtant environ 10 euros le gramme). En étant une plante commune qui « pousse n'importe où », le produit reste accessible. Il est perçu comme étant « fun et pas dangereux, c'est court donc ça se gère facilement ».

L'usage de médicaments psychotropes

Le flunitrazépam (Rohypnol®)

Dans l'enquête quantitative 2002 il apparaît que 28,9 % (n = 28) des effectifs a déjà consommé le Rohypnol® au long de leur vie, 4,3 % (n = 4) au cours du dernier mois. Le dispositif Oppidum à Lyon fait état de 4 déclarations de consommation du Rohypnol® en 2001. Cette enquête montre une baisse du flunitrazépam à échelle nationale qui, avec 115 signalements en 2001, représente 3 % des médicaments psychotropes enregistrés contre 6 % en 1999 et 2000.

Le produit

Le Rohypnol® est utilisé comme un complément de la « défonce, » pour s'évader des tensions quotidiennes. Il est globalement moins disponible, voire même inexistant (cela dépend des endroits).

Apparemment il est plus difficile pour les nouveaux utilisateurs de se procurer du Rohypnol® car les médecins sont de plus en plus réticents à prescrire malgré les pressions des consommateurs. De plus, la surveillance de la part des pharmacies avec la vérification de la cohérence des ordonnances est également rapportée.

En 2002 le prix du Rohypnol® était en baisse : celui d'un comprimé a oscillé entre 3 et 8 euros, le prix courant étant de 3 euros. Il a été vendu de moins en moins souvent en boîte, devenant plutôt un produit que l'on donne en dépannage. À Lyon il n'existe pas d'organisation pour la vente au marché noir.

Les autres benzodiazépines (Valium®, Xanax®, Stilnox®, Lexomil®, Rivotril®...)

Usagers et modalités d'usage

Les données d'Oppidum en 2001 montrent 2 cas de consommateurs de Valium® en région lyonnaise. Ce produit occupe le rang 8 (1,8 %) des médicaments les plus souvent cités en 2001 au niveau national dans ce dispositif.

Il semble qu'il soit utilisé en sniff pour la recherche d'un bien-être et d'une détente. Parfois il est combiné à d'autres produits : avec le cannabis, « pour être plus détendu » ; avec de la bière forte, « pour être plus défoncé, oublié » ; ou encore avec de la vodka pour palier le manque d'héroïne. Mais le problème est que le médicament a tendance à endormir l'usager.

Seulement deux usagers (2,1 %) des boutiques parmi les 97 ayant répondu au questionnaire TREND 2002 déclarent avoir consommé de l'Artane® au cours du dernier mois (14 au long de leur vie).

Il est pris le plus souvent en association avec de la bière forte ou avec du cannabis, dans le but d'accroître ses effets hallucinogènes. Mais ses conséquences peuvent être également une fatigue perdurant plusieurs jours, une sensation d'être « déchiré », des maux de tête et une perte de mémoire.

Le produit

Si en milieu festif il n'y a vraisemblablement pas de changement par rapport au Valium®, en espace urbain on affirme qu'il est « un médicament dont on n'entend presque pas parler en usage détourné », un marché noir n'existant sans doute pas pour ce produit (obtenu avec une ordonnance médicale).

À Lyon, le Rivotril® est un médicament dont on n'entend presque pas parler en usage détourné. Sa disponibilité est en forte baisse, les gens le connaissent peu, à part quelques personnes dans la tranche d'âge de 35 à 40 ans. Les associations avec lesquelles nous travaillons n'ont actuellement aucun usager consommant ce produit.

Les professionnels de RuptureS constatent que la disponibilité de l'Artane® semble être en légère hausse en 2002, on en parle davantage. Ils précisent, néanmoins, n'avoir jamais vu une seule boîte et que ce produit n'est pas facile d'accès dans la mesure où il est un correcteur neuroleptique peu prescrit.

À Pause Diabolo, au contraire, les remarques vont plutôt dans le sens d'une forte baisse : « les usagers ne le connaissent pas ; à peine une dizaine en a entendu parler ou en a consommé. » Apparemment il est introuvable sur le marché noir, l'ordonnance médicale étant le seul moyen de l'obtenir.

Bibliographie

AUTHIER, D., BRINNEL, H., KAIRO, M. (2003) Hospitalisations en addictologie et polyconsommations, 2001-2002. Résultats d'une étude financée par la Politique de la Ville et la MILDT. Rapport à paraître.

BELLEMIN, B., BERNARD, N. et COLUSSI-MAS, J. (2002). CEIP de Lyon, Oppidum numéro 13, octobre 2001. "Petite" analyse comparative. CEIP de Lyon.

BERNARD, N., BELLEMIN, B., THIRION, X., CHUNIAUD-LOUCHE, C. et DESCOTES, J. (2002) "Oppidum : un outil pour évaluer le mésusage des médicaments psychotropes au niveau local ?" *Thérapie*, volume 57, n° 2. Société Française de Pharmacologie.

CIRDD, MIACHON, C., HAMANT, C., Tendances récentes : Site de l'agglomération lyonnaise, Lyon : CNDT-CIRDD, 2002, 49 p.

OPPIDUM (2002), Nouvelles Tendances 2001.

OPPIDUM (2002), Résultats de l'enquête 13 (octobre 2001). Pour l'ensemble des centres.

OPPIDUM (2002), Résultats par centre de l'enquête 13 (octobre 2001). CEIP de Lyon.

OPPIDUM (2002), Évolution des données Oppidum entre 1999 et 2001. Pour l'ensemble des centres.

